Ami du Clergé du 28 octobre 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le Jubilé Marial français. — V. Marie, Reine des nations, 513.
Le mot du Pasteur. — LIV. ***Pour le dimanche après la Toussaint :*** **L'assistance à la messe pour les âmes du purgatoire, 515. — LV.** ***Fête de la Dédicace :*** **Le temple du sacrifice, 516.**
Sujets de circonstance. — Discours prononcé à Lisieux par le cardinal Pacelli pour l'inauguration de la basilique, 518.

POUR LE JUBILE MARIAL FRANÇAIS

V

MARIE, REINE DES NATIONS

Mes frères,

Louis XIII voulait que chaque année, à la messe de l'Assomption, on rappelât le souvenir de sa déclaration du 10 février 1638.

Louis XVIII demandait, en renouant avec la tradition de son ancêtre, que lecture fût faite dans toutes les églises de l'Ordonnance de Louis XIII.

On ne peut que souhaiter, pour mieux répéter le passé et pour l'instruction des fidèles, de voir inscrire le texte de l'Edit de St-Germain-en-Laye au programme de nos cérémonies jubilaires.

Il renferme en effet de hauts enseignements sur les prérogatives de la T. S. Vierge. L'exposé des motifs de la consécration du royaume à Marie n'est pas seulement d'ordre historique, il est aussi d'ordre théologique. Et ces affirmations chrétiennes se détachent avec une telle netteté qu'elles ont donné à penser à plusieurs que le cardinal de Richelieu n'avait pas été étranger à la rédaction de l'ordonnance royale [1].

Afin que ce jubilé serve aussi à mieux éclairer et à mieux affermir les convictions de notre foi, appliquons-nous à relever quelques-unes au moins des affirmations de ce document mémorable de notre histoire.

La première est celle de *la royauté de Marie sur les nations*. Rappelons d'abord les titres de cette royauté ; voyons ensuite sa reconnaissance par les peuples.

Nous nous établirons par là dans la vérité. Oui ! notre consécration à Marie est pour nous Français question de reconnaissance, de fidélité, d'honneur. Mais elle est d'abord pour nous, comme pour toutes les nations, devoir de justice, devoir de religion.

I. — *Titres de la royauté de Marie*

La T. S. Vierge Marie est la Reine des nations.

Elle est leur Reine aussi véritablement que Notre-Seigneur est leur Roi.

Elle l'est par privilège, comme son Fils l'est par naissance et par conquête.

Et de grâce, n'allons pas penser, ni surtout dire et écrire, que ce titre a quelque chose de désuet ou que son prestige est éteint.

C'est vrai, nous sommes en démocratie, et d'autres peuples avec nous. Nous serions sourds si nous l'ignorions. On prend soin de nous en faire souvenir.

Mais ne limitons pas l'univers, ni même simplement l'Europe, à nos frontières. Quand on se rappelle le deuil de la Belgique et la sympathie des nations à la nouvelle de la mort tragique de son roi Albert ou de sa reine Astrid ; quand retentit encore l'écho des discussions soulevées par la succession de George V et des fêtes grandioses du couronnement de George VI ; quand on a dans l'oreille l'accent de vénération reconnaissante avec lequel, en Hongrie, l'homme du peuple parle de ses rois et d'abord de S. Etienne, vraiment l'idée ne peut venir que ce mot de royauté et ce qu'il représente soient tombés en désuétude.

En tout cas, lorsque le Souverain Pontife voulut affirmer, à l'encontre des grandes erreurs modernes de neutralité et de laïcisme d'Etat, les droits imprescriptibles du Christ à régir la vie des nations comme celle des individus, il était loin de voir dans l'idée et le terme de « roi, » des archaïsmes qui n'avaient plus cours : il proclama la royauté du Christ, il institua la fête du Christ-Roi.

Avec tout ce que ce titre renferme de pouvoir, de réalité, de légitimité, Notre-Seigneur est roi par nature, en sa qualité de Fils de Dieu, de qui relèvent tous les empires, et par conquête, en sa qualité de Rédempteur, par qui les sociétés ont été rendues capables de promouvoir, à travers leurs intérêts temporels, les intérêts spirituels des hommes.

Et à côté de lui, Marie est Reine, non par naissance, puisqu'elle est fille de l'homme, non par rédemption, puisqu'il n'y a qu'un Rédempteur, le Christ, mais par privilège de Dieu.

Ecoutons la voix autorisée du Bienh. de Montfort, celui qui a fait la synthèse définitive du mystère de Marie dans l'économie de notre salut, de son dogme et de ses conséquences :

« Marie est la Reine du ciel et de la terre par grâce, comme Jésus en est le Roi par nature et par conquête... Ce que je dis absolument de Jésus-Christ, je le dis relativement de la Sainte Vierge, que Jésus-Christ l'ayant choisie pour la compagne indissoluble de sa vie, de sa mort, de sa gloire et de sa puissance au ciel et sur la terre, lui a donné par grâce, relativement à sa Majesté, tous les mêmes droits qu'il possède par nature : « *Quidquid Deo convenit per naturam, Mariæ convenit per gratiam.* Tout ce qui convient à Dieu par nature, convient à Marie par grâce, » disent les saints ; en sorte que, selon eux, n'ayant tous deux que la même volonté et la même puissance, ils ont tous deux les mêmes sujets, serviteurs et esclaves [2]. »

Voilà le titre immédiat de Marie à régner sur les sociétés comme sur les individus : le bon plaisir de Dieu ; mais privilège de Marie et volonté de Dieu, qui trouvent leur raison d'être et leur justification dans l'association indissoluble de la destinée de la Vierge à celle de son Fils, à sa vie, à sa mort, à sa gloire, et, comme nous dirons bientôt et plus longuement, à sa mission de Corédemptrice du monde avec Jésus et de Médiatrice universelle des grâces de Dieu.

[1] Maurice Vloberg, dans la *Croix* du 15 août 1924 : *Richelieu a-t-il inspiré le vœu de Louis XIII ?*

[2] *Traité de la Vraie Dévotion à la Ste Vierge*, n. 38 et n. 74.

INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

Elles sont souvent avec moi, et je ne les nomme que mes amies souffrantes. »

Marguerite-Marie quêtait auprès de ses amies intimes des prières, des actes de vertu, des pénitences, des messes pour ses chères protégées, des messes surtout, car elle savait que le sang de Notre-Seigneur, répandu sur l'autel, tombe comme une pluie de pardon dans les abîmes du purgatoire.

Elle ne s'arrêtait pas là dans son zèle : elle suggérait autour d'elle d'autres moyens de mettre le Sacré-Cœur dans l'heureuse obligation de pardonner aux trépassés. Fallait-il accomplir des actes d'humilité ? Elle voulait qu'on les unît aux abaissements volontaires du Cœur de Jésus, pour payer la plus grosse de toutes les dettes, à savoir l'orgueil, l'amour-propre, la vanité.

Fallait-il accomplir des actes d'amour de Dieu, de mortification, de douceur ? Elle voulait qu'on les unît à l'amour du Sacré-Cœur, à sa pénitence incessante, à sa bonté ineffable, pour expier les fautes de tiédeur, de sensualité, de colère que les défunts ont pu commettre.

Fallait-il accomplir un acte de pureté d'intention ? Elle voulait qu'on l'unît à la sainteté du Sacré-Cœur, pour réparer les fautes de vaine complaisance qui s'expient si cruellement par delà la mort.

C'est ainsi qu'en toutes choses et en toutes circonstances, cette grande âme recourait au Sacré-Cœur, le pressant au nom de son amour, de sa miséricorde, de sa sainteté infinies, l'obligeant en quelque sorte à ouvrir aux âmes souffrantes les portes de la bienheureuse éternité.

C'est ainsi que nous devons faire nous-mêmes, si nous aimons le Sacré-Cœur, si nous nous intéressons à sa gloire, multipliant prières, rosaires, chemins de croix, visites à l'église, assistances à la messe, communions, bonnes œuvres et sacrifices, pour les âmes du purgatoire, bien assurés que par là nous ferons œuvre agréable au Cœur de Jésus et que, pour nous-mêmes, nous acquerrons des titres à sa miséricorde. Il sera bienveillant pour nous quand nous irons à notre tour expier nos fautes dans les flammes du purgatoire.

Du reste, les âmes que nous aurons soulagées ne seront pas ingrates. Sainte Marguerite-Marie nous le garantit et je termine par cette consolante promesse de la confidente du Cœur de Jésus : « Oh ! si vous pouviez mettre en liberté quelques-unes de ces pauvres prisonnières, vous seriez bien heureux ensuite d'avoir des avocates dans le ciel qui plaideraient pour votre salut ! » Ainsi soit-il.

EN LISANT

SUR LE CULTE DES SAINTS

Extrait d'une conférence de M. Camille Jullian (protestant), de l'Académie Française, sur « La vertu du Christianisme », dans la *Revue Bleue* du 21 janvier 1928 :

L'honneur rendu aux Saints, leur culte est vraiment l'une des beautés, l'une des grandeurs de l'Eglise Chrétienne ; et pour ma part, je regrette que la Réforme Protestante, en renonçant à l'hommage qu'on leur accordait, ait rompu avec une des plus nobles traditions inaugurées par la religion du Christ.

Assurément, je n'ignore pas qu'il y a, en cette foule innombrable de saints, une quantité trop grande de parvenus, d'intrus, de parasites, de fraudeurs, d'inconnus et d'inexistants, et je sais aussi bien que personne, ayant à mon heure fait mon métier d'érudit qui « déniche des saints », je sais que de tel mot commun, incompris d'elle, une piété ignorante a fait le nom d'un bienheureux, que telle église de village, coûte que coûte, a voulu voir dans de misérables ossements les reliques d'un martyr, que dans aucun domaine de l'histoire la crédulité ne s'est davantage épanouie. Hé bien ! que fait cela ? Et de ce qu'il y a mille erreurs aux abords d'une vérité, la rejetterez-vous pour cela ? de ce que les sottises humaines ont si souvent gâté le Christianisme, oserons-nous lui refuser sa merveilleuse essence ? Repousserez-vous l'existence et le martyre de S. Maurice de la Légion Thébaine, sous prétexte qu'au dire d'un hagiographe des milliers de soldats l'ont accompagné dans la mort? Si l'on a figuré S. Denys sa propre tête à la main, est-ce une raison pour nier qu'il ait été évêque de Paris? L'exemple, en cette matière, nous a été donné par S. Martin, et le Christ n'a jamais eu peut-être de plus sincère apôtre. S. Martin, un jour, s'aperçut que les fidèles de Tours vénéraient comme une tombe de saint un sépulcre sans nom. Il fit une enquête, reconnut qu'on avait enterré là un voleur de grand chemin, et il se hâta de briser l'autel de ce misérable usurpateur. Cela ne l'empêchait pas, je vous assure, d'honorer S. Hilaire son maître et S. Lidoire son prédécesseur.

On a également reproché au culte des saints de n'être qu'un héritage du paganisme, qui adorait ses grands hommes, héros de batailles ou fondateurs de cités ; et il est de fait que les hommes de cœur ou d'esprit n'ont jamais voulu abolir la mémoire des glorieux ancêtres qui avaient combattu ou travaillé pour eux. Mais quelle différence entre le culte des héros et le culte des saints ! Là, c'est la force ou l'intelligence que l'on célèbre ; ici, c'est la bonté et le dévouement. Le héros n'a lutté que pour son peuple ; le saint a souffert pour tous. Celui-là est le bienfaiteur d'une époque ; celui-ci offre ses vertus à l'Eglise Universelle et à une postérité qui ne finira point.

Ce que j'aime dans ce culte des saints, ce n'est pas seulement qu'il s'adresse à des vertus et qu'il préconise des exemples, c'est encore qu'il est un acte d'histoire ; et vous savez que pour moi l'histoire est tout ensemble un devoir d'équité, de reconnaissance et de curiosité. En honorant S. Martin (je prends le saint le plus illustre de la Gaule), on rend justice au grand évêque qui a voulu montrer à cette Gaule l'image du Christ palestinien, on le remercie d'avoir apporté la foi aux misérables des campagnes, et on fixe dans les annales du passé la figure d'un grand chef des âmes. Le culte des saints de la Gaule ! mais c'est tour à tour l'humble Blandine, résistant à la volonté d'un empereur, l'évêque Irénée, l'habile conducteur des ouailles celtiques, Hilaire l'audacieux champion de l'unité catholique, Martin l'évangéliste passionné, et, bien au-delà, S. Bernard, S. Louis, S. Vincent de Paul, c'est-à-dire toute l'histoire de notre Eglise, un des plus beaux chapitres de l'histoire de France, c'est une chaîne ininterrompue d'hommes et de faits gravés à tout jamais dans la mémoire et la gratitude des générations.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 octobris 1937.

Eug. Lindecker, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 28 octobre 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le Jubilé Marial français. — V. Marie, Reine des nations, 513.
Le mot du Pasteur. — LIV. *Pour le dimanche après la Toussaint :* L'assistance à la messe pour les âmes du purgatoire, 515. — LV. *Fête de la Dédicace :* Le temple du sacrifice, 516.
Sujets de circonstance. — Discours prononcé à Lisieux par le cardinal Pacelli pour l'inauguration de la basilique, 518.

POUR LE JUBILE MARIAL FRANÇAIS

V

MARIE, REINE DES NATIONS

Mes frères,

Louis XIII voulait que chaque année, à la messe de l'Assomption, on rappelât le souvenir de sa déclaration du 10 février 1638.

Louis XVIII demandait, en renouant avec la tradition de son ancêtre, que lecture fût faite dans toutes les églises de l'Ordonnance de Louis XIII.

On ne peut que souhaiter, pour mieux répéter le passé et pour l'instruction des fidèles, de voir inscrire le texte de l'Edit de St-Germain-en-Laye au programme de nos cérémonies jubilaires.

Il renferme en effet de hauts enseignements sur les prérogatives de la T. S. Vierge. L'exposé des motifs de la consécration du royaume à Marie n'est pas seulement d'ordre historique, il est aussi d'ordre théologique. Et ces affirmations chrétiennes se détachent avec une telle netteté qu'elles ont donné à penser à plusieurs que le cardinal de Richelieu n'avait pas été étranger à la rédaction de l'ordonnance royale [1].

Afin que ce jubilé serve aussi à mieux éclairer et à mieux affermir les convictions de notre foi, appliquons-nous à relever quelques-unes au moins des affirmations de ce document mémorable de notre histoire.

La première est celle de *la royauté de Marie sur les nations*. Rappelons d'abord les titres de cette royauté ; voyons ensuite sa reconnaissance par les peuples.

Nous nous établirons par là dans la vérité. Oui ! notre consécration à Marie est pour nous Français question de reconnaissance, de fidélité, d'honneur. Mais elle est d'abord pour nous, comme pour toutes les nations, devoir de justice, devoir de religion.

I. — *Titres de la royauté de Marie*

La T. S. Vierge Marie est la Reine des nations.

Elle est leur Reine aussi véritablement que Notre-Seigneur est leur Roi.

Elle l'est par privilège, comme son Fils l'est par naissance et par conquête.

[1] Maurice Vloberg, dans la *Croix* du 15 août 1924 : *Richelieu a-t-il inspiré le vœu de Louis XIII ?*

Et de grâce, n'allons pas penser, ni surtout dire et écrire, que ce titre a quelque chose de désuet ou que son prestige est éteint.

C'est vrai, nous sommes en démocratie, et d'autres peuples avec nous. Nous serions sourds si nous l'ignorions. On prend soin de nous en faire souvenir.

Mais ne limitons pas l'univers, ni même simplement l'Europe, à nos frontières. Quand on se rappelle le deuil de la Belgique et la sympathie des nations à la nouvelle de la mort tragique de son roi Albert ou de sa reine Astrid ; quand retentit encore l'écho des discussions soulevées par la succession de George V et des fêtes grandioses du couronnement de George VI ; quand on a dans l'oreille l'accent de vénération reconnaissante avec lequel, en Hongrie, l'homme du peuple parle de ses rois et d'abord de S. Etienne, vraiment l'idée ne peut venir que ce mot de royauté et ce qu'il représente soient tombés en désuétude.

En tout cas, lorsque le Souverain Pontife voulut affirmer, à l'encontre des grandes erreurs modernes de neutralité et de laïcisme d'Etat, les droits imprescriptibles du Christ à régir la vie des nations comme celle des individus, il était loin de voir dans l'idée et le terme de « roi, » des archaïsmes qui n'avaient plus cours : il proclama la royauté du Christ, il institua la fête du Christ-Roi.

Avec tout ce que ce titre renferme de pouvoir, de réalité, de légitimité, Notre-Seigneur est roi par nature, en sa qualité de Fils de Dieu, de qui relèvent tous les empires, et par conquête, en sa qualité de Rédempteur, par qui les sociétés ont été rendues capables de promouvoir, à travers leurs intérêts temporels, les intérêts spirituels des hommes.

Et à côté de lui, Marie est Reine, non par naissance, puisqu'elle est fille de l'homme, non par rédemption, puisqu'il n'y a qu'un Rédempteur, le Christ, mais par privilège de Dieu.

Ecoutons la voix autorisée du Bienh. de Montfort, celui qui a fait la synthèse définitive du mystère de Marie dans l'économie de notre salut, de son dogme et de ses conséquences :

« Marie est la Reine du ciel et de la terre par grâce, comme Jésus en est le Roi par nature et par conquête... Ce que je dis absolument de Jésus-Christ, je le dis relativement de la Sainte Vierge, que Jésus-Christ l'ayant choisie pour la compagne indissoluble de sa vie, de sa mort, de sa gloire et de sa puissance au ciel et sur la terre, lui a donné par grâce, relativement à sa Majesté, tous les mêmes droits qu'il possède par nature : « *Quidquid Deo convenit per naturam, Mariæ convenit per gratiam.* Tout ce qui convient à Dieu par nature, convient à Marie par grâce, » disent les saints ; en sorte que, selon eux, n'ayant tous deux que la même volonté et la même puissance, ils ont tous deux les mêmes sujets, serviteurs et esclaves [2]. »

Voilà le titre immédiat de Marie à régner sur les sociétés comme sur les individus : le bon plaisir de Dieu ; mais privilège de Marie et volonté de Dieu, qui trouvent leur raison d'être et leur justification dans l'association indissoluble de la destinée de la Vierge à celle de son Fils, à sa vie, à sa mort, à sa gloire, et, comme nous dirons bientôt et plus longuement, à sa mission de Corédemptrice du monde avec Jésus et de Médiatrice universelle des grâces de Dieu.

[2] *Traité de la Vraie Dévotion à la Ste Vierge*, n. 38 et n. 74.

Et ce sont ces hautes vérités, qui devraient inspirer les gouvernements depuis la Rédemption, que nous avons la joie, la fierté et le bienfait de trouver nettement et solennellement affirmées dans la déclaration royale du 10 février 1638. L'acte de foi précède l'acte de reconnaissance et s'y mêle. Louis XIII y parle vraiment le langage de Roi très chrétien.

Acte de foi aux droits de Dieu : c'est lui « qui élève les rois au trône de leur grandeur » ; c'est lui qui départit les grâces nécessaires « à tous les Princes de la terre pour la conduite de leurs peuples » ; c'est lui qui veille sur la France : « sa Providence a fondé cet Etat, sa bonté le conserve et sa puissance le défend. »

Acte de foi aux droits du Christ : en même temps qu'il se prosterne aux pieds de la Majesté divine, qu'il adore en trois personnes, Louis XIII se prosterne aussi devant la croix « où nous révérons, dit-il, l'accomplissement des mystères de notre Rédemption par la vie et la mort du Fils de Dieu en notre chair. »

Acte de foi aux droits de Marie : « ...Nous avons cru être obligés,... déclare l'édit royal, de nous consacrer à la grandeur de Dieu par son Fils rabaissé jusqu'à nous et à ce Fils par sa Mère élevée jusqu'à lui... ; nos mains n'étant pas assez pures pour présenter nos offrandes à la Pureté même, nous croyons que celles qui ont été dignes de la porter les rendront hosties agréables ; et c'est chose bien raisonnable qu'ayant été médiatrice de ses bienfaits, elle le soit de nos actions de grâces. »

Comme le catholique français se sent heureux et fier de retrouver sous la plume d'un de ses rois une expression aussi exacte de sa religion ! Le Bienh. de Montfort, déjà cité, écrira plus tard : « Nous avons trois degrés à monter pour aller à Dieu : le premier, qui est plus proche de nous et le plus conforme à notre capacité, est Marie ; le second est Jésus-Christ, et le troisième est Dieu le Père. Pour aller à Jésus, il faut aller à Marie : c'est notre médiatrice d'intercession ; pour aller au Père éternel, il faut aller à Jésus : c'est notre médiateur de rédemption [3]. »

C'est par ces degrés que s'élève notre roi pour faire régner Dieu sur la France, et par ces degrés que son exemple nous engage à monter pour qu'il règne sur nos âmes : pour que Dieu soit Roi, que Marie soit Reine !

II. — *Reconnaissance de la royauté de Marie*

A propos d'un livre qui fit couler beaucoup d'encre en son temps, un de nos maîtres écrivait : « Ce qui m'a choqué d'abord, comme cela choquera tout le monde de chez nous, c'est le titre : *Dieu est-il français ?* M. Sieburg (l'auteur) a l'air de croire que nous avons mis le bon Dieu dans notre poche, que nous nous considérons comme le peuple de Dieu : travers bien plus fécond chez les nations protestantes et nourries de la Bible que chez les catholiques. Il y a quelques jours,... M. André Rousseaux renvoyait fort judicieusement la balle à l'auteur, en lui rappelant le : *Gott mit uns !* de ses compatriotes. Il n'y a pas de peuple, si petit soit-il, qui ne se croie le premier moutardier du Pape ou le premier estafier de Béelzébuth [4]. »

Si nous sommes fiers de la consécration officielle de la France à la T. S. Vierge par un de ses rois ; si nous avons à cœur d'en célébrer avec ferveur le tricentenaire ; si nous estimons un motif de gloire de nous dire le royaume de Marie comme nous sommes la Fille aînée de son Eglise, ce n'est pas que nous prétendions à l'exclusivité des faveurs de la Vierge et que nous réclamions le monopole de sa protection. Nous l'avons dit : elle est notre Reine de droit, avant d'être notre Reine d'élection. Catholiques et Français toujours, s'il nous plaît, comme Français, qu'elle ait donné tant de témoignages de sa faveur à notre patrie, il nous est encore plus agréable, comme catholiques, de constater l'hommage des nations à sa souveraineté.

Commençons notre tour d'horizon par l'Italie, le pays de la capitale du monde catholique, l'héritier du vieil empire qui mit ses routes au service de la diffusion de l'Evangile. Nous avons nos Vierges, l'Italie a ses Madones. Notre architecture, notre éloquence, notre poésie ont glorifié la Vierge ; mais la peinture mariale italienne est unique, celle de Fra Angelico, de Botticelli, de Raphaël, de tant d'autres. Nous avons Lourdes et tout le réseau de nos pèlerinages à la Vierge, mais elle a Lorette, la sainte maison de Nazareth, et ses innombrables sanctuaires de Marie. L'Italie, mais c'est le pays de la Madone !

Et l'Espagne, sur laquelle repose l'autre pied de la France ? Ses troupes d'autrefois saluaient en Marie leur chef ou leur *Capitana*. Aux dernières années de la monarchie, un ministre de l'Instruction publique et du Culte proclamait, aux ovations prolongées de la foule, en des termes magnifiques, que nous n'avons plus entendus chez nous depuis un siècle : « Le gouvernement espagnol, dont j'ai l'honneur de faire partie, est catholique fervent et amant de la Vierge Marie, sans crainte des ridicules plaisanteries des esprits forts. Je puis dire aussi, avec un légitime orgueil d'Espagnol, de catholique et de conseiller de la couronne, que l'amour que tous les ministres du gouvernement professent pour la T. S. Vierge reçoit un incessant exemple de notre auguste monarque, qui est le plus chevalier, le plus patriote, et le plus croyant de tous les Espagnols [5]. » Aujourd'hui encore, dans le camp de ceux que l'Episcopat a reconnus pour les vrais interprètes et défenseurs des sentiments de la nation, la Vierge n'a-t-elle pas été l'âme de la résistance héroïque des Cadets de l'Alcazar ? L'Espagne catholique continue l'épopée mariale de ses vieux chevaliers inaugurée sous la protection de la Vierge de Covadonga.

A ses flancs, le Portugal n'a-t-il pas promis, en ces solennités de mai 1928, d'élever à Notre-Dame de Fatima le plus grand monument moderne de la dévotion du pays à la Madone ? [6].

Remontons vers l'est.

L'Autriche nous montrerait ses pièces d'argent, aujourd'hui en circulation, à l'effigie de Notre-Dame de Mariazell, *Magna Mater Austriæ,* l'auguste Mère de l'Autriche ; elle ouvrirait ses annales aux pages glorieuses qui racontent la victoire de Don Juan et de Marie à Lépante ; elle nous citerait l'ordre du général Vaugoin, naguère ministre de la Défense Nationale, portant de mettre désormais sur les drapeaux autrichiens l'image de Marie.

La Hongrie, un des vaincus les plus sympathiques

[3] *Op. cit.*, n. 86.
[4] Louis Bertrand, *Figaro* du 4 décembre 1930.
[5] M. Ponte, au Congrès marial de Séville, mai 1929.
[6] Voir la *Croix* du 28 juin 1928.

de la Grande Guerre, pays du souvenir et de l'espérance, l'hôte bientôt des pèlerins de l'Eucharistie, nous conduirait à Budapest, sur la rive gauche du Danube, au pied de la colonne qui porte la Vierge, sa Reine et sa Patronne.

La Pologne nous introduirait dans le cortège du Président de sa République en route, sur les pas de ses anciens rois, vers Notre-Dame de Czestochowa, le palladium de la patrie, aujourd'hui comme hier, puisque la médaille commémorative du « *miracle de la Vistule* » sur les Bolcheviks, le 15 août 1920, au jour de l'Assomption, reproduit l'image de sa Vierge tutélaire.

Et de notre vieille Europe, nous pourrions passer aux autres parties du globe, aux antiques chrétientés de l'Asie ou du nord de l'Afrique, aux plus jeunes chrétientés de l'Amérique ou de l'Océanie. Nous entendrions le même hommage à la Reine des peuples. Il retentit sous tous les climats et par toutes les latitudes.

Il y a quelques mois, cet hommage des nations a pris corps. A Port-Saïd, à l'entrée du canal de Suez, à la porte maritime de l'Asie et de l'Afrique, un évêque missionnaire, Mgr Hiral, vient d'élever sa cathédrale, qu'il a dédiée à *Marie Reine du monde*. Ce n'est pas seulement le vocable de cette Notre-Dame moderne, mais c'est aussi le marbre magnifique de son autel, la Vierge au globe apparue à la Bienh. Catherine Labouré, qui proclame la royauté universelle de la Mère du Christ, Roi universel.

Pour bénir le temple nouveau, le Pape a délégué le cardinal Dougherty, archevêque de Philadelphie, son légat au Congrès Eucharistique international de Manille. Il a fait don d'un riche collier à passer au cou de la statue de la Vierge qui tient le globe dans ses mains. Il a permis qu'on insérât là-bas, dans les litanies de Lorette, l'invocation : *Reine du monde, priez pour nous !*

Même élan et réciproque émulation du Pontife et des fidèles à magnifier la Reine des nations !

* *

Pendant cette Exposition internationale des Arts et Techniques 1937, où Paris vient de donner rendez-vous à l'univers, ce ne fut pas un des moindres sujets d'étonnement des visiteurs, de trouver partout, dans ce décor féerique, des signes de spiritualité, dans une France que l'on dit pourtant déchristianisée.

Dans les Pavillons des divers peuples des deux mondes, dans les Pavillons des provinces françaises, dans les Pavillons des métiers, innombrables se rencontraient les témoignages au Christ et à l'Eglise.

D'aucuns — tels celui du Portugal, ou, avec la Vierge de sa façade, celui de la Hongrie — faisaient au grand jour, devant tous, acte de foi et de piété. Certains s'étaient établis bâtisseurs à la gloire du Christ : ainsi s'élevaient l'église de la Vallée Moyenne de la Loire, la Chapelle de la Bretagne, la Chapelle de la Savoie, la Chapelle du Pavillon de la Céramique, l'Oratoire du Pays Basque...

Surtout le Pavillon Pontifical dressait haut dans le ciel de l'Exposition, à 75 mètres, Notre-Dame de France [7].

Notre-Dame de France et Notre-Dame des Nations, car la Vierge dominait le Pavillon Pontifical, c'est-à-dire le Pavillon de la catholicité, le Pavillon universel, autour duquel aussi se groupaient les monuments des autres pays.

Que cette image nous reste comme un symbole de la royauté universelle de Marie qui présente au monde le signe du salut, Jésus, son divin Enfant ! Ainsi soit-il.

[7] Œuvre de Roger de Villiers, exécutée en cuivre rouge.

LE MOT DU PASTEUR

LIV

Pour le dimanche après la Toussaint

L'ASSISTANCE A LA MESSE POUR LES AMES DU PURGATOIRE

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui le service ordonné par le Souverain Pontife Pie X, de vénérée mémoire, pour les défunts dont les fondations ont été confisquées par la loi de Séparation. Dans cette paroisse, grâce à l'esprit de justice et à la bonne volonté de nos élus municipaux, ces fondations ont été restituées à l'église. Mais ailleurs, en de nombreux endroits elles restent confisquées et les défunts privés des suffrages qu'ils avaient voulu s'assurer à perpétuité. C'est pour ces pauvres âmes ainsi dépouillées qu'un service solennel est célébré ce matin dans toutes les églises de France.

A cette occasion, je voudrais vous dire quelques mots sur l'assistance à la messe pour les âmes du purgatoire, qui est une pratique de dévotion très facile pour nous et très profitable pour elles.

I

Lorsque Notre-Seigneur eut rendu le dernier soupir, que se passa-t-il ? Son corps fut détaché de la croix, enseveli et déposé dans un tombeau. Mais son âme, où alla-t-elle ? Elle descendit dans les limbes, elle alla consoler les justes de l'Ancien Testament et leur annoncer leur prochaine délivrance. — Eh bien ! chaque matin, il se passe quelque chose d'analogue à la messe. Qu'est-ce que la messe ? On vous l'a dit souvent : c'est le drame du Calvaire renouvelé dans nos églises ; c'est N.-S. présent sur nos autels en l'état de mort apparente, comme une victime qu'on viendrait d'immoler, dont le corps serait d'un côté et le sang de l'autre ; c'est le Sauveur présentant à son Père les glorieuses cicatrices de ses plaies, bouches divinement éloquentes qui plaident la cause des âmes rachetées, régénérées par son sang.

Mais quels seront les premiers appelés à recueillir les fruits de ce grand sacrifice? Je n'en vois point d'autres avant les habitants du purgatoire. Si l'on excepte les élus, il n'est point d'âmes qui tiennent à Dieu de plus près ni qui lui soient plus chères que les âmes du purgatoire, parce que ce sont des âmes saintes et prédestinées. Donc, sans nul doute, à la messe, Jésus prie pour elles ; à la messe, il offre pour elles ses abaissements, ses expiations, ses souffrances ; à la messe, il leur applique les mérites infinis de sa sainte vie, de sa douloureuse passion et de sa mort sur la croix.

Mais de tout ceci, voulez-vous la preuve ? Ecoutez. Il y a, dans le cours de la messe, un moment d'une solennité impressionnante. C'est presque aussitôt après la consécration. Le prêtre qui tient à l'au-

tel la place de N.-S. adresse à Dieu cette prière : « Seigneur, souvenez-vous de vos serviteurs et de vos servantes qui nous ont précédés ici-bas avec le signe de la foi et qui dorment maintenant du sommeil de la paix. » A ces mots le prêtre s'interrompt : vous l'apercevez inclinant la tête et demeurant quelques instants profondément recueilli. Que fait-il ainsi ? Je vais vous l'apprendre. Il se place en quelque sorte à l'entrée du purgatoire, sur les bords de cet étang de feu. Il incline le calice du salut sur les flammes expiatrices. Dans le secret de son cœur, il nomme à Dieu les défunts qu'on a recommandés à ses prières, ceux-là surtout pour lesquels le saint sacrifice est offert.

Et alors que se passe-t-il ? Quelque chose de poignant. Les pauvres âmes des défunts accourent à l'envi, avides de recueillir quelques gouttes du sang divin qui leur procurera soulagement, consolation, peut-être même délivrance entière de leurs peines. Il me semble les voir se presser autour de l'autel, supplier le prêtre, lui crier : « A moi ! à moi ! » Mais les premières à bénéficier du sang rédempteur sont celles dont il a fait mention spécialement au *Memento* des Morts.

Déjà, avec une confiance assurée du succès, le prêtre poursuit sa prière en ces termes : « Oui, Seigneur, à tous ceux que je vous ai désignés, à tous ceux qui reposent en Jésus-Christ, daignez accorder un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix. »

Cependant les anges descendent en purgatoire faire aux âmes l'application des mérites de N.-S. dans la mesure que décide sa justice. Et il se produit alors un phénomène analogue à celui qui arriva aux trois enfants d'Israël que le roi Nabuchodonosor avait fait jeter dans la fournaise. Un souffle rafraîchissant circule dans cette prison de feu ; les flammes obéissantes s'écartent momentanément pour livrer passage aux messagers célestes ; et les âmes souffrantes (celles-là surtout que le prêtre a recommandées à Dieu, celles pour qui on a entendu ou fait célébrer la messe) éprouvent un soulagement sensible, en même temps qu'elles commencent à entrevoir l'heure prochaine de la délivrance. — C'est le sentiment des saints que, pendant la célébration du saint sacrifice pour un défunt, le feu qui torture son âme suspend sa brûlure. S. Jérôme assure même qu'à chaque messe qui se célèbre, un grand nombre d'âmes sortent de leur prison et s'envolent au ciel.

II

Vous me direz peut-être qu'il y a d'autres moyens de leur venir en aide. J'en conviens.

Il y a la prière : elle a une puissance illimitée, elle peut forcer les portes du purgatoire. N.-S. n'a-t-il pas dit : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera » ?

Il y a nos bonnes œuvres. Par elles également nous pouvons payer les dettes des trépassés : n'est-ce pas un article de foi qu'entre le purgatoire et la terre, il y a une admirable solidarité, la communion des saints ?

Il y a les indulgences que nous pouvons gagner et appliquer aux âmes de nos défunts : n'est-ce pas encore une vérité de notre sainte religion ?

Tout cela est vrai, mais il n'en reste pas moins que le moyen le plus efficace, le moyen par excellence pour aider les pauvres âmes souffrantes, c'est le saint sacrifice de la messe.

La raison en est bien simple. Tous les autres moyens, la pénitence, l'aumône, la prière, la communion, les indulgences, pour être méritoires, exigent de notre part des conditions qui ne sont pas toujours réalisées. Jeûnez, priez, communiez, faites l'aumône : si vous n'êtes pas en état de grâce, cela ne profitera guère aux défunts. Tandis que la messe, c'est la prière, c'est l'expiation de N.-S. Jésus-Christ, le Saint des Saints, le Juste parfait, le Fils bien-aimé en qui le Père éternel met toutes ses complaisances.

Puis, quoi que nous fassions, nous autres, tout ce que nous faisons, tout ce que nous pouvons faire, se réduit toujours à bien peu de chose ; tandis qu'à la messe, celui qui prie, celui qui expie, c'est le Christ toujours écouté à cause de sa dignité suréminente de Fils de Dieu.

Il est raconté dans les Chroniques de l'Ordre de S. Dominique qu'un bon religieux avait promis à l'un de ses frères sur le point de mourir de célébrer la messe pour lui toutes les semaines pendant un an. Qu'est-ce qui survint ? Quel empêchement ? Je ne sais. Toujours est-il que les messes promises ne furent pas célébrées immédiatement. Or, un jour que notre religieux était en prière, son ami défunt lui apparut, pâle, défait, accablé de tristesse : « Mon frère, lui demanda-t-il, m'avez-vous donc oublié ? » L'autre chercha des excuses : s'il n'avait pas offert le saint sacrifice, il avait fait d'autres prières, il avait pratiqué de rigoureuses pénitences. Mais le défunt de répondre : « Ce n'est pas cela qu'il me faut, non, non, ce n'est pas cela. Le sang de Jésus-Christ, voilà ce dont j'ai besoin pour apaiser le feu qui me dévore. »

Pouvoir divin de la messe ! Ce n'est pas seulement aux vivants qu'elle profite, mais aux morts. Ces pauvres défunts, le temps du mérite est passé pour eux. Mais ce que ces saintes âmes ne peuvent plus, Dieu a permis que nous le puissions pour elles. C'est à nous d'adoucir leurs épreuves, de tempérer leurs flammes. Et parce que nos petits mérites seraient peu de chose ici, Jésus-Christ nous vient en aide en mettant dans nos mains ses mérites infinis. De même qu'un jardinier arrose des plantes, il nous est permis de verser sur leurs douleurs le sang rédempteur.

Ne manquons pas à ce devoir de charité. Entendons souvent et pieusement la messe pour les âmes du purgatoire ; c'est une sainte et salutaire pensée que de prier pour les morts et de les délivrer des liens qui les retiennent loin de Dieu.

LV

Fête de la Dédicace

LE TEMPLE DU SACRIFICE

Mes frères,

Lorsqu'au retour de la captivité Judas Macchabée et ses frères eurent reconstruit le Temple de Jérusalem, les plus âgés des Juifs, qui avaient connu les splendeurs de l'ancien Temple construit par Salomon, s'attristaient en voyant le nouveau Temple moins beau. Mais le prophète Aggée les console de la part de Dieu en leur prédisant que la gloire de ce nouveau Temple surpassera celle de l'ancien, parce que le Messie attendu l'honorera de sa présence et le sanctifiera par ses prédications et ses prières.

Or, m. f., il est un temple, il est des milliers de temples plus favorisés encore que le Temple de Jé-

rusalem visité par Notre-Seigneur durant sa vie mortelle : ce sont nos églises catholiques dont nous commémorons aujourd'hui la Dédicace. Laissez-moi, à cette occasion, vous rappeler vos devoirs envers elles.

Ces devoirs, je les résumerai en trois mots : le respect, la reconnaissance et l'amour.

I. — *Respect*

Nous devons respecter nos églises. Ce respect, Dieu l'exigeait pour le Temple de l'Ancienne Loi, où il ne se révélait cependant que rarement, qui ne renfermait que les Tables de la Loi, la verge d'Aaron et un vase de manne pieusement conservé, où n'étaient offerts en sacrifices que des animaux et les prémices des récoltes. — A ceux qui l'oubliaient, Notre-Seigneur rappelait ce respect avec une sainte indignation : « Ma maison est une maison de prière, dit-il aux marchands du Temple en les chassant, n'en faites pas une caverne de voleurs. » Ce respect, du reste, les Juifs le témoignaient à tous les lieux que Dieu daignait sanctifier par sa présence, celle-ci ne fût-elle que de quelques instants. « Que ce lieu est terrible ! dit Jacob après sa vision miraculeuse, c'est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel. »

Combien plus dignes de respect sont nos églises, où se renouvelle chaque matin le sacrifice du Calvaire et où Notre-Seigneur daigne habiter de façon permanente ! Les fidèles des premiers siècles le comprenaient si bien que tout leur extérieur témoignait de la vénération qu'ils ressentaient pour ce saint lieu. Les rois eux-mêmes, en y entrant, déposaient leur couronne et il était défendu d'y porter des armes. On en baisait humblement les portes et les colonnes, et l'on s'inclinait profondément devant l'autel. Des diacres étaient chargés d'empêcher qu'on y commît aucune indécence, et les clercs inférieurs veillaient à y entretenir une propreté parfaite. On avait alors une si haute idée de la sainteté des églises que les pécheurs, fussent-ils empereurs comme Théodose, en étaient exclus et n'étaient admis à y pénétrer de nouveau qu'après une longue pénitence.

Soyons remplis du même respect pour nos églises. N'en souillons pas les abords par des dépôts inconvenants ; n'en profanons pas les murs, consacrés, par des tableaux ou des écrits déplacés ; n'en troublons pas le recueillement par des désordres organisés dans son voisinage. Quand nous y pénétrons, que ce soit avec modestie et dans une tenue qui ne puisse attrister les anges du sanctuaire et scandaliser les fidèles. Dès le seuil purifions-nous de nos fautes en nous signant avec de l'eau bénite ; hâtons-nous d'en saluer l'Hôte divin par une profonde génuflexion et une fervente prière. Quand nous assistons aux saints offices, prenons-y part avec l'Eglise qui les célèbre. Et comme le principal de ces offices est le saint sacrifice, la sainte messe, renouvellement du sacrifice du Calvaire, assistons-y comme si nous étions au pied de la croix en compagnie de Marie, de S. Jean et des saintes Femmes.

II. — *Reconnaissance*

Toutefois notre respect pour nos églises et leur Hôte divin ne doit pas être un respect mêlé de terreur, comme celui que Jehovah inspirait aux Juifs venant au Temple de Jérusalem. Notre doux Jésus ne nous demande pas de trembler à l'approche de son sanctuaire, mais d'y venir pleins de confiance, car c'est pour nous combler de ses bienfaits qu'il nous y convie. De quelque côté que nous portions nos regards dans les églises, tout nous y rappelle les dons de Dieu et doit nous inspirer la plus profonde reconnaissance.

Voici d'abord les Fonts baptismaux. Nous étions à peine nés qu'on nous y apportait pour recevoir le sacrement qui a fait de nous des chrétiens, des enfants de Dieu et de l'Eglise, des frères de Jésus-Christ et des cohéritiers du ciel. A mesure que nous avons grandi, nous recevions, sur ces bancs du catéchisme où se pressent vos enfants, l'instruction religieuse qui nous a fait connaître notre origine et notre éternelle destinée, aimer le bien, détester le mal, et enseigné les moyens sûrs pour arriver au ciel. Cette instruction, la parole du prêtre l'entretient et la développe chaque dimanche du haut de cette chaire. Quel est celui d'entre nous à qui la vue du confessionnal ne rappelle le souvenir de quelque aveu, pénible peut-être, mais suivi d'un soulagement si grand, d'une paix recouvrée si douce que nous bénissons, malgré tout, ce tribunal de la pénitence parce qu'il est surtout le tribunal de la miséricorde? Et la Table sainte, quelles saintes émotions elle nous a procurées, elle aussi ! Quel beau jour que celui où, sous le regard attendri de nos parents, nous nous y sommes agenouillés pour la première fois ! Que de grâces nous y avons reçues depuis, chaque fois que nous avons voulu y retrouver le Dieu qui a réjoui notre jeunesse ! C'est ici, époux chrétiens, que vous êtes venus échanger vos serments, vous jurer mutuelle affection et perpétuelle fidélité. C'est ici que nous avons apporté la dépouille de nos chers défunts avant de la confier à la terre. Et enfin c'est cette église qui recevra notre dernière visite à nous aussi, au sortir de ce monde.

En sorte que, m. f., du berceau à la tombe, du premier au dernier jour de notre existence, c'est l'église qui aura été le témoin assidu de vos joies et de vos douleurs ; c'est dans l'église que vous avez reçu la plupart des grâces que Dieu vous a départies avec tant de libéralité. Aussi quelle reconnaissance vous devez avoir pour elle ! Avec quelle gratitude, chaque fois que vous y entrez, vos regards doivent se porter sur l'autel où est offert le saint sacrifice, et sur le tabernacle où réside Notre-Seigneur, puisque c'est ce sacrifice, dont l'église est le temple, qui nous vaut toutes les grâces !

III. — *Amour*

Au respect et à la reconnaissance envers nos églises, ajoutons l'amour. Oui, aimons notre église, puisqu'elle est pour nous comme une seconde maison paternelle. Soyons généreux pour elle et contribuons à son entretien.

Dès que Jehovah eut dit à Moïse : « Ordonnez aux enfants d'Israël qu'ils mettent à part les dons qu'ils doivent me faire de plein gré ; qu'ils construisent un sanctuaire où j'habiterai au milieu d'eux, » aussitôt et à l'envi, tous concoururent à l'œuvre sainte ; or, argent, pierreries, étoffes précieuses, rien ne fut épargné pour la décoration du Tabernacle.

Dès que les chrétiens purent exercer librement leur religion, et surtout dès que les empereurs se furent convertis à la foi, on vit de toutes parts s'élever des églises de la plus grande magnificence. Tout ce que la création nous offre de plus précieux en rehaussait l'éclat et la richesse.

Ne soyons pas moins fiers de nos églises. Que nos municipalités, à qui incombe le soin de l'édifice lui-même, s'honorent en veillant à sa conservation. Quant aux meubles et aux objets du culte qui en décorent l'intérieur, c'est aux fidèles d'y pourvoir. Soyez donc généreux chaque fois que des quêtes sont faites à cet effet. L'argent que vous donnez en ces circonstances est le seul, avec les bonnes œuvres accomplies au cours de votre vie, que vous emporterez au sortir de ce monde, le seul qui vous suivra devant Dieu.

En même temps que votre argent, offrez votre travail, si vous le pouvez, pour confectionner ou réparer les ornements sacrés et les linges d'autel, pour assurer la propreté de l'église, la décoration des autels et des images des saints.

Si vous le pouvez encore, offrez votre concours à votre curé pour assurer avec tout le dévouement possible les différents services paroissiaux, à l'exemple des sacristains, des chantres et des sonneurs d'autrefois qui vieillissaient dans leurs fonctions et étaient heureux et fiers de les remplir. Du moins, à l'occasion, unissez-vous à eux pour rehausser ainsi la solennité de nos cérémonies.

Et tout cela, faites-le pour l'amour de Dieu, pour l'amour de votre église, pour l'amour de votre paroisse. Quelle consolation pour vous, quand vous mourrez, d'avoir agi ainsi ! L'église que vous aurez respectée et aimée comme la maison de Dieu, l'église que vous aurez rendue digne du sacrifice dont elle est le temple, l'église où vous serez venus souvent assister à cet adorable sacrifice sera vraiment pour vous la porte du ciel. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Discours prononcé a Lisieux, le 11 juillet 1937, par S. E. le cardinal Pacelli, pour l'inauguration de la basilique de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus

« *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.*
Voici la demeure de Dieu avec les hommes. » (Apoc., xxi, 3).

Lorsque, après sept ans de labeur, Salomon eut construit au Dieu d'Israël un temple dont la magnificence devait rester célèbre à travers les siècles, il hésitait encore à le lui consacrer. Malgré la richesse des bois de cèdre et la splendeur de leur revêtement d'or fin, il trouvait cette demeure indigne de Celui à qui elle devait servir de temple. Confiant pourtant dans la condescendance du souverain Maître, il s'écriait : « O Jahvé, mon Dieu !... Soyez attentif à la prière de votre serviteur et à sa supplication !... Que vos yeux soient ouverts nuit et jour sur cette maison, sur le lieu où vous avez dit : Là sera mon nom. »

C'est avec des sentiments analogues que nous venons aujourd'hui bénir et inaugurer cette splendide basilique. D'une part, en effet, ni la piété de l'évêque qui a dit comme Salomon : « Je bâtirai une demeure à Jahvé, mon Dieu, » ni le zèle dévoué des Carmélites qui, en même temps qu'une maison pour ce Dieu si généreux envers elles, ont voulu faire ici un temple pour abriter, comme une nouvelle Arche d'alliance (oserai-je dire), le corps virginal de leur Sœur, ni le talent d'un architecte rempli, comme Hyram de Tyr, « de sagesse, d'intelligence et de savoir » pour toutes les œuvres de son art, ni enfin la collaboration des milliers d'ouvriers qui ont, comme à Jérusalem, contribué à tailler et préparer les bois et les pierres pour bâtir la maison, non, rien de tout cela ne nous empêche de trembler et de nous écrier, pleins d'une admiration respectueuse : « Est-il vrai que Dieu habite sur la terre ? O Dieu ! Le ciel et le ciel des cieux ne peuvent vous contenir : combien moins cette maison, que nous avons bâtie ! » D'autre part, cependant, nous savons que la merveille est vraie. Cette église magnifique, surgie de terre avec tant de beauté et tant de promptitude qu'elle semble, comme dans la vision de Pathmos, « descendre du ciel même, avec la parure d'une nouvelle mariée qui se présente à son époux », c'est vraiment la demeure de Dieu avec les hommes : *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.*

Et voici bien d'autres merveilles encore ! Cette basilique, c'est parmi les solennités d'un Congrès eucharistique national que nous allons l'inaugurer. Et si nous la dédions premièrement et finalement à Dieu même, c'est sous l'invocation et par les mains bénies de votre chère sainte, Thérèse de l'Enfant-Jésus, Carmélite de Lisieux. Cette double circonstance n'est pas en vain voulue ou permise par la Providence.

Au jour où nous inaugurons sa basilique, maison de Dieu avec les hommes, il me semble que Thérèse elle-même nous ouvre son âme « parée comme la jeune fiancée devant son divin Epoux », et nous dit : « Cette âme aussi fut une demeure de Dieu avec les hommes. *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.* » Et tandis que se célèbrent à l'intérieur ou autour de cette même basilique les cérémonies du Congrès, le pieux éclat de leurs fêtes nous crie aussi : « Les Congrès eucharistiques, c'est un temple spirituel qu'on élève à Jésus-Hostie, c'est une demeure de Dieu vivant avec les hommes. *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.* »

Triple basilique, dont je voudrais avec vous parcourir les nefs majestueuses, pénétrer un peu le mystère, ressentir l'impression bienfaisante de piété et de sainteté.

Un jour, sur le Thabor, en contemplant ces quelques rayons de la majesté divine dont Jésus, par privilège, l'avait fait heureux témoin, Pierre, transporté d'enthousiasme, s'écria : « Seigneur, comme il est bon pour nous d'être ici ! Si vous le voulez, dressons-y trois tentes ! *Faciamus hic tria tabernacula !* » Ces trois tentes, ces trois demeures divines, — *tria tabernacula*, — c'est précisément ce que je crois voir aujourd'hui devant nous et qui me fait dire à Dieu : « Oh ! Seigneur, comme il est bon pour nous d'être ici ! »

Il est bien vrai qu'en parlant ainsi, Pierre (comme il a dû en faire l'aveu à son confident S. Marc) « ne savait pas ce qu'il disait ».

Mais nous, devant la gloire de Jésus, pour l'exaltation de son nom, qui brille au fronton du temple de Dieu, qui anime le Congrès eucharistique et qui marque de son empreinte toute la personne de Thérèse, nous savons bien ce que nous disons. La splendeur irradiée du Christ n'offusque pas notre pensée; elle la rend au contraire plus haute et plus profonde, en la concentrant sur la divine vision du Roi des siècles, qui vit au milieu de nous dans le tabernacle de son amour. Auprès de lui, est d'un côté Moïse, qui, le premier, construisit un tabernacle pour l'Arche de l'alliance entre le ciel et la terre ; de

l'autre, Elie, le prophète enflammé qui, dans son zèle pour la conversion du peuple, sur la cime du Carmel, invoque la puissance du vrai Dieu contre Baal, puis, sur le char de ses ardeurs, monte au ciel en laissant à qui le suivait ici-bas son double esprit. Oui ! nous savons qu'il est bon pour nous d'être ici, dans ce triple tabernacle que forment le temple de notre alliance avec Dieu, le trône de Jésus abrité sous les ailes d'invisibles séraphins, et cette châsse où reposent les reliques de Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Pourtant, le Thabor de Lisieux ne nous gardera qu'un jour ; bientôt nous redescendrons vers les travaux et les soucis de la vie quotidienne. Mais sur cette terre sainte, où vit toujours l'âme enfantine et héroïque de Thérèse, sa basilique subsistera, gardant en elle les souvenirs de ces journées incomparables. C'est à cet avenir que nous pensons ; c'est à ceux qui, après nous, viendront ici chercher lumière et confort ; c'est pour eux que nous disons à notre Dieu, au Dieu de l'amour miséricordieux, en empruntant le langage de Salomon : « Seigneur, que vos yeux soient ouverts nuit et jour sur cette maison ! Exaucez la prière de votre serviteur et de votre peuple, lorsqu'ils prieront en ce lieu ; et en les exauçant, pardonnez-leur. »

I. — *L'Eglise temple de Dieu*

Pourquoi appelons-nous cette basilique la maison de Dieu ? Dieu aurait-il donc besoin d'une demeure où se réfugier à l'abri des tempêtes et des ouragans, lui qui met un frein aux fulgurations des éclairs et aux sonorités du tonnerre et qui marche sur la mer déchaînée comme sur la terre ferme ; lui qui par son immensité toujours en acte sépare la lumière des ténèbres, atteint jusqu'aux extrêmes limites du monde et, au-dessus de ce globe minuscule qui nous porte, infléchit l'arc du firmament comme la voûte d'un temple, percée d'étoiles, où sont suspendus, luminaires du jour et de la nuit, le soleil et la lune? N'est-il pas le temple de Dieu, cet univers dans lequel les cieux chantent sa gloire, la terre résonne de sa louange, toutes les créatures le bénissent et l'exaltent, tandis que devant sa face cheminent la vie et la mort, tremblent et fument les montagnes, s'ébranlent les axes du monde, et qu'à sa voix toute-puissante, du fond de ses abîmes répond le néant, penché sur les chemins sans fin de son éternité ? Oui, c'est le temple de Dieu, cette nature qu'il a tirée du néant, qu'il soutient et qu'il gouverne, parce que de lui vivant, présent, puissant, toute chose reçoit la vie, le mouvement et l'être.

Ainsi parlait S. Paul aux Athéniens : *In ipso vivimus, movemur, et sumus.* Tout ce que nous sommes est de lui ; nos limites seules sont nôtres.

Cette toute-présence de Dieu dans ses créatures, que chantait déjà le roi-prophète, a ravi d'admiration les saints. Dans sa contemplation François d'Assise aimait à vivre ; il y voulut mourir, attardant les derniers rayons de son regard expirant sur les collines et les vallées de l'Ombrie.

Votre aimable sainte Thérèse avait aussi compris et goûté de bonne heure cette présence divine dans la nature. Notant les souvenirs de sa toute petite enfance, quand elle avait à peine trois ou quatre ans, elle a plus tard écrit : « Je sens encore les impressions profondes et poétiques qui naissaient dans mon cœur à la vue des champs de blé émaillés de coquelicots, de bluets et de pâquerettes. Déjà j'aimais les lointains, l'espace, les grands arbres ; en un mot, toute la belle nature me ravissait et transportait mon âme dans les cieux. »

C'est pourquoi les grands contemplatifs sont toujours heureux, et ne se sentent jamais seuls. Car si un être aimé suffit à peupler une solitude, *in solis tu mihi turba locis,* que ne sera pas la présence de l'Etre lui-même ? Avec lui, plus rien ne manque, comme le chantait l'autre Thérèse : « *Quien a Dios tiene, nada le falta.* »

Mais alors, si la nature entière est un temple, si Dieu est présent et vivant dans chacune de ses créatures, pourquoi appelons-nous spécialement cette basilique la maison de Dieu et en célébrons-nous l'inauguration par des cérémonies solennelles ?

Ah ! il est bien vrai que toute la nature, temple de Dieu, s'ouvre au regard de quiconque a des yeux et une raison pour la contempler, comme un livre déroulant devant l'intelligence les invisibles grandeurs de Dieu, sa puissance et sa divinité. Dans ce livre, tout homme devrait lire ce qu'a écrit la main divine, et glorifier le Créateur comme Dieu, et lui rendre grâces, bien loin d'égarer son esprit en de vaines pensées et son cœur en d'épaisses ténèbres, échangeant la majesté de Dieu incorruptible pour l'image d'un homme corruptible ou d'animaux irrationnels. (Rom., I, 20-23).

Mais, jetez les yeux autour de vous sur le monde insensé, qui se dresse en révolte contre Dieu, parmi les insultes, les blasphèmes, la destruction de ses autels. Puis dites si l'homme doit se contenter du temple de la nature et de la vision attrayante des créatures, qui, trop souvent, au lieu d'élever son esprit jusqu'au Créateur, le plongent, abaissé et humilié, dans la fangeuse et décevante idolâtrie du vice !

Non ! le temple de la nature ne suffit pas à l'homme pour adorer Dieu, pour se hausser jusqu'à lui, pour invoquer son nom et son assistance. Au milieu du temple de la nature, l'homme a besoin d'édifier un autre temple pour son âme, pour rassembler dans le recueillement ses pensées et ses sentiments, pour fermer les yeux à la vanité du monde qui l'entoure, pour sonder dans le secret les abîmes de son cœur et de sa misère. Car le Créateur de l'univers, le Dieu qui nous a pétris, est un Dieu caché, qui parle dans le secret du tabernacle de l'Arche sainte, sous la voûte d'un temple sacré, asile de ses fidèles, lieu d'élection de sa puissance et de ses merveilles, chaire de sa sagesse, source de sa grâce et de son pardon, rendez-vous du banquet de paix et d'amour entre le ciel et la terre. Voilà pourquoi nous bâtissons des églises.

Eglises ? Tel est, de fait, le nom donné à nos temples chrétiens. Des *églises :* qu'est-ce à dire ?

D'après son origine même, ce mot désigne l'endroit où des hommes sont appelés, convoqués ; un lieu de réunion, une assemblée. C'est entre les murs de nos temples, en effet, c'est sous leurs voûtes et leurs coupoles que les hommes animés d'une même foi s'assemblent, pour en donner à Dieu le témoignage, pour lui offrir un acte collectif d'adoration et d'amour, pour lui présenter ensemble leurs prières. Or, dans la maison de famille où les enfants sont réunis, c'est là qu'aime à se trouver leur père, pour les embrasser et les bénir. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit expressément à ses disciples : « Là où deux ou

trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » ?

Dans le Temple de Jérusalem, où s'assemblaient jadis les enfants d'Israël, Dieu manifestait parfois sa présence par un nuage lumineux. C'était la gloire de Dieu remplissant sa maison. Dans nos églises, il lui plaît, quelquefois aussi, de révéler sa perpétuelle et universelle présence par un prodige passager et local. Parfois, il désignera la place d'une future basilique par la miraculeuse apparition de sa divine Mère à une bergère pyrénéenne, ou par quelqu'une de ces gracieuses merveilles dont est fleurie l'histoire de vos sanctuaires nationaux. D'autres fois, c'est dans le temple même qu'un prodige viendra témoigner de la présence et de la puissance divines; les marques extérieures de sa bonté se multiplieront à travers les siècles dans les « saintes chapelles », où l'on vénère quelque souvenir de la Passion de Notre-Seigneur, une image antique de sa Mère, ou quelques reliques de ses saints. Faut-il insister sur ces merveilles ? Ne sommes-nous pas ici dans la ville des miracles, et la France n'est-elle pas toute remplie de ces basiliques, où les merveilles de l'art abritent les merveilles de la grâce, pour mieux manifester la présence bienfaisante de Dieu ?

Est-ce à moi, qui ne les connais, pour la plupart, que par de froides images, est-ce à moi de rappeler ici devant vous les flèches élancées du Mont-Saint-Michel et de Strasbourg, les tours ajourées de Rouen et d'Amiens, les portails et les verrières de Chartres, les nefs somptueuses de Reims et de Beauvais, enfin tant d'autres œuvres fameuses des grands siècles de foi, qui firent de la France « la fille aînée de l'Eglise » ? — Du moins puis-je évoquer l'inoubliable vision de Notre-Dame de Paris et de Montmartre, citadelle spirituelle de ce « Christ qui aime les Francs », et la blanche ascension des trois églises accrochées aux rochers de Lourdes, gages nouveaux d'un amour qui s'obstine à sauver la France. Ah ! levez-vous donc, levez-vous toutes, basiliques de France ! Toutes, les aïeules médiévales et les jeunes, écloses d'hier ! Dressez-vous bien haut dans le ciel, pour saluer comme une sœur nouveau-née la basilique de Sainte-Thérèse à Lisieux, maison de Dieu parmi les hommes ! *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.*

Mais le miracle, par sa nature même, est d'un jour ou d'une heure. Ce n'est pas seulement par des grâces éphémères, si merveilleuses soient-elles, que nos églises nous apparaissent comme des maisons de Dieu. Sa présence habituelle, sa puissance ordinaire, s'y révèlent constamment à nous par quelques-uns des objets mêmes qui frappent nos sens : la chaire, par exemple, d'où nous est annoncée sa parole, expliquée sa doctrine, promulguée sa sainte loi ; les fonts baptismaux et le confessionnal, sources d'où la vie divine nous est donnée, puis à nouveau, incessamment, offerte et renouvelée ; l'autel, enfin, où le Fils de Dieu, Dieu lui-même, s'immole à son Père et se donne à nous.

Dieu, suprême législateur et maître souverain de toutes choses, a inscrit à grands traits les préceptes fondamentaux de sa loi dans la nature même et dans le cœur de l'homme. Toutefois il a jugé nécessaire d'en formuler explicitement sur le Sinaï les principaux commandements. Pour conserver l'énoncé primitif de ce Décalogue, sur lequel reposent toute justice, toute droiture et toute sainteté, et hors duquel tout essai de morale humaine n'engendra jamais que ruines et corruption, Moïse l'avait gravé sur des tables de pierre, que le peuple d'Israël gardait, comme son plus précieux trésor, dans l'Arche d'alliance. Et parce que cette Arche elle-même était conservée dans la partie la plus sainte et la plus mystérieuse du temple, celui-ci était appelé la maison de Dieu.

Combien plus donc mérite ce titre l'église chrétienne, où Dieu dicte aux fidèles de la Nouvelle Alliance les préceptes de sa loi sainte ! Du haut de la chaire, qui s'élève dans les plus grandes cathédrales et dans la plus humble église de village, la loi de Dieu est prêchée sans arrêt ni défaillance, depuis des siècles. Aux petits enfants d'Ars, S. Jean-Baptiste Vianney l'explique en des phrases simples et lumineuses : aux esprits cultivés de la capitale, Bossuet et Bourdaloue, Lacordaire et Ravignan en commentent les immuables préceptes et en exposent les sublimes beautés. De cette chaire, aux panneaux richement sculptés, ou aux pauvres appuis vermoulus, c'est la même doctrine et la même loi qui retentit, à travers les siècles comme à travers les monts et les océans. Il en coule une plus resplendissante effusion de lumière, que n'en versèrent jamais les chaires des plus illustres Universités, plus de sages et bienfaisantes lois, que n'en édictèrent jamais les tribunes des plus sages parlements. Car par la voix du pauvre curé en soutane verte, ou par celle du prélat en camail d'hermine, c'est le Verbe lui-même qui parle; c'est la Sagesse éternelle et infaillible qui s'exprime en formules humaines, rendues accessibles à nos intelligences, complétant et illuminant notre « science humaine, toujours courte, comme dit Bossuet, par quelque endroit. »

C'est, en même temps que la vérité, la justice qui se présente, avec l'impérieuse loi du triple devoir envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes; avec la nette et sereine condamnation de toutes les violences iniques, comme de toutes les lâchetés criminelles.

Au pied de cette chaire et à la porte de cette église, un S. Ambroise arrête un Théodose et le fait tomber à genoux, en présence d'un peuple muet d'admiration. Du haut de cette chaire, dans toutes les églises d'une nation noble et puissante mais que de mauvais pasteurs voudraient entraîner dans l'idolâtrie de la race, la protestation indignée d'un Pontife octogénaire tombe tout à coup, comme la voix du Sinaï, pour rappeler les droits imprescriptibles du Dieu personnel, du Verbe incarné, et du Magistère sacré dont lui-même a reçu le dépôt.

Oui, Dieu parle ici, par ses ministres et ses représentants. C'est ici la maison de Dieu parmi les hommes. *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.*

Présent dans nos églises par sa parole, c'est-à-dire par sa doctrine et sa loi, Dieu s'y rend aussi présent par sa grâce. Ecoutez, dans une chapelle latérale, autour d'une vasque de pierre, ces vagissements d'un nouveau-né, auxquels se mêle la voix grave d'un adulte, récitant, comme garant d'un assentiment futur aux vérités de la foi, le *Symbole* ou résumé de la croyance catholique. C'est un baptême. L'église, en effet, est l'endroit où Dieu donne à ses pauvres créatures humaines le titre et la réalité d'enfants divins. Les lavant de la souillure originelle, qui les rendait odieux à ses yeux, il fait de ces condamnés à la servitude, non plus des esclaves justiciables d'une stricte équité, non plus même des serviteurs susceptibles de bienveillance, mais des enfants dignes d'un tendre amour, des fils admis de plain-pied dans

la famille divine, participants de sa nature même : *Divinæ consortes naturæ !* Nouvelle naissance, tellement supérieure à la première, — fût celle-ci princière et royale, — qu'un S. Louis, « roi du plus beau royaume après celui du ciel », préférera à tous les titres le nom de la modeste église où il avait reçu le baptême, et signera : Louis de Poissy.

Ce n'est pas assez pour Dieu d'avoir ouvert pour nous dans sa maison terrestre cette fontaine de grâce première, cette source de vie divine initiale. Il voit notre faiblesse, et que bien peu d'hommes sauront passer aux chemins boueux de ce monde sans y ternir la blancheur de leur robe baptismale. A ces enfants coupables, que l'orgueil des révoltes ou la lâcheté des trahisons aura fait déchoir de leur filiation divine, il veut offrir, par une nouvelle effusion de son inépuisable miséricorde, le moyen suave d'y rentrer. L'église, sa maison terrestre, est l'asile de tous les pardons. Les confessionnaux qui garnissent ses murailles sont appelés parfois le tribunal de la pénitence. Singulier tribunal, en vérité ! Sans doute, le prêtre qui s'y asseoit pour rendre une sentence a, comme les Apôtres qui le lui ont transmis, le pouvoir de lier les âmes, aussi bien que de les délier. Mais s'il promulgue du haut de la chaire, comme nous le disions, l'obligation des préceptes qui enchaînent, pour sa propre sauvegarde, la volonté encline au mal, il ne siège à ce tribunal, si différent des tribunaux humains, que pour répandre, sur les larmes de l'amour repentant, voire même sur la seule confusion de la crainte, les flots d'une miséricorde paternelle. L'Eglise, à l'exemple de son Maître, a des trésors de compassion et d'indulgence pour ses bourreaux eux-mêmes. Comme les plaies du divin Crucifié, les plaies que ses ennemis lui infligent à travers les siècles ne font couler sur ses tortionnaires, s'ils y veulent ouvrir leur âme, que la douceur et le pardon.

Ce pardon, elle l'apporte jour et nuit au chevet des malades dans les hôpitaux, aux prisonniers dans leur geôle et jusque sur l'échafaud, aux blessés sur les champs de bataille. Elle l'offrira aux émeutiers sur les barricades, avec le rameau d'olivier que teindra de son sang l'archevêque de Paris, Mgr Affre. Enfin, dans des jours d'effusion plus large encore que d'ordinaire, elle le distribuera en plein vent, aux hommes pressés par dizaines de mille, dans les rues ou les jardins de Buenos-Ayres et de Manille. Mais selon sa discipline ordinaire, c'est entre les murs du temple consacré qu'elle le dispensera sans compter. Notre Dieu, le « bon Dieu », « dont le propre est d'avoir pitié toujours et de pardonner », n'a pas d'endroit où il manifeste mieux sa bonté et sa miséricorde envers nous que dans nos églises. Et voilà pourquoi encore l'église chrétienne est pour nous la maison de Dieu : *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.*

Enfin, bien plus que par la promulgation de sa doctrine et de sa loi, plus que par l'effusion royalement magnifique de la filiation divine, Dieu est présent dans nos églises, d'une présence réelle et personnelle, par la sainte Eucharistie. Ce n'est ni vers la chaire de marbre ou de bronze, ni vers les confessionnaux plus ou moins richement sculptés, que vont, dès leur entrée dans une église, les regards et les prières des fidèles : c'est vers l'autel, auprès duquel veille jour et nuit, comme en adoration silencieuse, une petite lampe ; vers l'autel, supportant la pierre du sacrifice, où chaque jour le Christ est à la fois sacrificateur et victime ; vers l'autel, supportant l'étroite maison où son amour le tient enfermé pour nous. Là, ce n'est pas seulement la nature divine qui est présente ; ce n'est pas seulement la loi de Dieu qui nous est donnée, la bonté de Dieu qui nous est départie, la vie de Dieu qui nous est infusée et communiquée. C'est Dieu fait homme qui, réellement et substantiellement présent avec son corps, son sang, son âme et sa divinité, veut nuit et jour habiter parmi nous. Aussi appelons-nous par excellence cette étroite demeure : le divin Tabernacle. *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.*

« Tabernacle ! » Avec une précision théologique instinctive et admirable, le langage du peuple chrétien a su trouver le mot juste. Comme la tente que déploie le soir un voyageur bien loin de sa patrie, sur une terre étrangère où il arrive en inconnu, à la recherche de quelque trésor caché, ainsi le divin Exilé, Verbe éternel, descendant du ciel à la conquête de nos âmes, dresse, au cours fugitif de nos quelques siècles d'histoire, sa tente solitaire et mystérieuse, au fond de nos sanctuaires. Entre quatre parois de marbre, ou de bronze, ou de bois, sous les frêles apparences d'un peu de pain, il habite réellement parmi nous.

Aussi vraiment homme qu'à Bethléem, à Nazareth, au Calvaire ; aussi vraiment Dieu que quand il changeait l'eau en vin, guérissait les lépreux, ressuscitait Lazare ou sortait lui-même victorieux du tombeau, il est là, avec nous, jusqu'à la consommation des siècles.

Il est bien vrai que, dans ce tabernacle, nos sens ne voient pas Dieu plus clairement que dans le prêtre qui siège au confessionnal, ou dans l'eau qui coule sur le front du baptisé ; pas plus directement que dans l'immensité des océans, la sublimité des cimes neigeuses, la délicatesse et la variété des fleurs et des fruits. Pourtant, de sa présence réelle, il nous donne au moins ici un signe sensible : c'est l'Hostie, consacrée par un de ceux auxquels il a dit : « Faites ceci en mémoire de moi. » *Ceci*, c'est-à-dire le changement substantiel du pain en son corps, du vin en son sang, avec toutes les suites naturelles de cette transsubstantiation : le corps uni au sang, le sang uni au corps, l'âme et la divinité unies à l'un et à l'autre.

« Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Et parce que le prêtre, autre Jésus-Christ, a dit ces mots, nous croyons avec l'Eglise, avec vingt siècles, que ceci, semblant du pain à nos yeux, est réellement le corps du Christ ; que ceci, fluide et savoureux pour nous comme du vin, est le sang du Christ ; et qu'avec ce corps, il y a le sang ; qu'avec ce sang, il y a le corps ; et que ce corps et ce sang, unis à une même âme, sont unis aussi, substantiellement, à la divinité du Verbe, en la personne adorable et unique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi, plus que toute autre demeure de Dieu partout présent et invisible, nous appelons tabernacle cette minuscule demeure où, invisible aussi, mais désigné par des apparences sensibles, habite avec nous Dieu fait homme. *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.*

II. — *Le Congrès eucharistique temple de Dieu.*

La dédicace du temple de Salomon fut célébrée dans un déploiement de cérémonies dont la Bible nous a conservé l'histoire. La fête annuelle des Tabernacles donnait lieu, chez le peuple d'Israël, à tout un cycle de solennités religieuses.

Pour inaugurer aujourd'hui ce nouveau temple de Dieu et ce tabernacle eucharistique, nous célébrons aussi, par une heureuse coïncidence, les fêtes d'un Congrès eucharistique national.

Célébrer un Congrès eucharistique, il me semble que c'est encore élever une basilique spirituelle en l'honneur de Jésus-Hostie, habitant parmi les hommes.

Nul temple matériel, si vaste qu'il soit, nulle basilique monumentale, à Lisieux, à Lourdes ou à Rome, ne peut plus désormais contenir les foules frémissantes d'amour et de foi, qui accourent à nos Congrès eucharistiques internationaux, ou seulement nationaux. Qui donc, même sans les avoir vues de ses yeux, n'a frémi d'une sainte émotion au récit de ces merveilles, qu'on nous raconte après chacune des réunions eucharistiques mondiales ? Ces milliers d'hommes, par exemple, chantant le *Credo* catholique et romain, à la lueur des torches de résine, dans l'amphithéâtre de Carthage, imprégné du sang des martyrs ? Ce million de pèlerins des deux mondes, acteurs ou spectateurs de la procession de Chicago, continuant leur acte de foi sous la tempête ? Ces 500.000 hommes ou femmes, à Dublin, durant cinq jours, redisant, dans un murmure ininterrompu de prières, sur les quais de la Liffey, sur les pelouses de Phœnix Park, dans les rues les plus commerçantes comme aussi les plus pauvres de la capitale, leur amour pour le Saint-Sacrement, leur dévotion à Notre-Dame, leur fidélité aux traditions de S. Patrick? Ces cent sept mille enfants vêtus de blanc, parterre céleste transplanté dans un jardin de Buenos-Ayres, pour y recevoir leur Bien-Aimé, qui se plaît parmi les lis ? Enfin, récemment encore, cette Voie lactée de six cent cinquante mille cierges, scintillant dans le clair-obscur d'une nuit tropicale, devant la baie de Manille ?

Mais rares sont parmi nous ceux qui ont pu, fût-ce une seule fois, jouir de ces spectacles incomparables. Sans donc aller si loin, rappelez-vous seulement les foules de vos grands Congrès nationaux, à Lyon, à Bayonne, à Lille, Angers et Strasbourg. Ces vastes plaines, ces pelouses ou ces terre-pleins, ne donnaient-ils pas l'impression d'une cathédrale en plein air, à laquelle toute une ville servait d'enceinte et le ciel même de voûte, tandis que se déployait l'interminable procession des Enfants de Marie et des petits Croisés, des membres de l'Action catholique, des religieux et des prêtres, des évêques et des cardinaux, réunis pour rendre un hommage collectif et public à Jésus-Christ, présent et vivant au milieu d'eux dans l'Eucharistie ?

En vérité, oui, c'est bien Dieu qui vit et habite là parmi les hommes : *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus*.

Toutefois, habitués que vous êtes au spectacle de vos antiques cathédrales, dont la robuste vieillesse défie le temps, les orages des éléments naturels et les fureurs (plus dévastatrices parfois) des impiétés révolutionnaires, — peut-être voyez-vous mal l'analogie entre ces édifices parés d'une sorte d'immortalité, et les cérémonies essentiellement passagères d'un Congrès eucharistique ?

Oui, les Congrès passent, — puisque voici déjà le onzième pour la France, — et l'église reste : l'église de pierre ou de briques, romane ou gothique ; — plus encore l'Eglise dont les âmes mêmes sont les pierres « taillées par le marteau de l'artiste » divin, et contre laquelle les forces adverses ne prévaudront jamais.

Pourtant, les Congrès eucharistiques, tels surtout que nous les voyons depuis un demi-siècle, régulièrement et périodiquement organisés sur un plan désormais traditionnel, ont quelque chose d'une basilique majestueuse, avec ses fondations profondes et cachées, avec sa nef lumineuse et ample, avec sa tour ou ses flèches, que surmonte la croix triomphante. C'est une basilique de ce genre que nous dédions aujourd'hui, et dans laquelle nous adorons Dieu habitant parmi nous : *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus*.

Comme le temple de Salomon assis sur les lourdes masses granitiques du mont Moriah, comme vos cathédrales fleuries reposant sur leurs assises de pierre, de chaux et de sable, profondément enfouies dans le sol, ainsi les Congrès eucharistiques élèvent d'abord leur édifice sur des fondations profondes et obscures. C'est dans l'humilité que commencent toutes les grandes œuvres de Dieu. L'Evangile lui-même, sa diffusion à travers le monde, qui donc en porte tout le fardeau dès l'origine ? Quelques pêcheurs de Galilée, avec un agent secondaire du fisc, et un petit fabricant de tentes, peu représentatif, comme il l'avouait lui-même.

De nos beaux Congrès eucharistiques, l'initiative revient, vous le savez, à une fille de France, Marthe Tamisier, celle que le Bienh. Julien Eymard, son premier guide et conseiller spirituel, appelait : la vagabonde du Saint-Sacrement. Elle n'avait ni l'argent, ni la puissance politique, moins encore la force des armes, ni même, pendant longtemps, l'appui officiel des puissances ecclésiastiques. Un prélat pieux, mais aveugle et sans autorité juridictionnelle ; un homme qu'on appelait déjà, il est vrai, « le saint de Lille », mais qui n'était qu'un pieux industriel, dont la fortune et l'influence, selon un mot aimablement spirituel, « tenaient à un fil » : tels furent ses premiers auxiliaires.

Après huit ans de démarches, d'efforts et parfois de luttes, ces humbles initiateurs posèrent enfin les fondements de leur grande œuvre, sans prévoir quels superbes développements Dieu lui donnerait par la suite. Lorsque, en juin 1881, le premier Congrès eucharistique international fut célébré à Lille, on considéra comme un succès — et c'en était un pour l'époque et les circonstances — de voir, à la procession de clôture, participer trois mille hommes.

Trois mille hommes ! Sur ces modestes fondations s'est élevée la basilique grandiose que vous savez. Le Bienh. Julien Eymard avait dit à Marthe Tamisier : « Il faut que le Saint-Sacrement couvre le monde. » Et elle avait répondu : « Nous promènerons son triomphe partout. » En moins d'un demi-siècle, ce vœu ou cet oracle fut réalisé. Lorsque, en 1931, dans cette même ville de Lille, votre huitième Congrès national fêta le cinquantenaire de leur institution, les Congrès eucharistiques internationaux avaient en réalité couvert le monde et promené dans les deux hémisphères le triomphe du Saint-Sacrement : de Jérusalem à Montréal, de Chicago à Buenos-Ayres, de l'ample baie de Sydney aux étroits canaux d'Amsterdam, des flèches de Cologne aux terrasses de Malte, des brumes de Londres au ciel (lumineux, alors...) de Madrid.

Ainsi les demeures de Dieu, avant de s'élever splendidement vers le ciel, s'établissent sur des fondations profondes, cachées au sein de la terre. Dans ces fondations il y a souvent des pierres informes,

aux arêtes brutes ; il y a surtout, en masse, le sable des rivages ou des chemins. C'est aux innombrables et invisibles grains de sable, enfouis sous la majesté des demeures divines, que bien des âmes humbles aiment à se comparer. Vous savez l'admirable prière du général de Sonis : « Seigneur, que je sois à l'édifice, non comme la pierre travaillée et polie par la main de l'ouvrier, mais comme le grain de sable obscur, dérobé à la poussière du chemin. » Sainte Thérèse de Lisieux disait de même : « Seigneur Jésus ! faites que personne ne s'occupe de moi ; que je sois foulée aux pieds, oubliée comme un petit grain de sable ! »

C'est pourtant la myriade de ces grains de sable, agglomérés par la nature ou par l'art en une masse compacte, qui fait la solidité inébranlable des beaux édifices.

Longtemps avant que se déploient les solennelles liturgies d'un Congrès eucharistique, il y a des milliers, des millions de chrétiens de par le monde, qui prient, qui communient, qui s'immolent, pour obtenir de Dieu l'effusion des grâces, lesquelles seules, en définitive, assureront le succès et les fruits du Congrès. En décembre dernier encore, sur un mot d'ordre du Pape, la grande Ligue de l'Apostolat de la Prière mobilisait ses trente millions d'associés, et leur faisait offrir durant ce mois toutes leurs journées, toutes leurs prières, toutes leurs actions et leurs souffrances, pour le succès du Congrès eucharistique de Manille. Ainsi en fut-il, je le sais, du Congrès national qui nous rassemble.

Et l'on était assuré d'avance de trouver, non seulement à l'ombre des cloîtres, mais dans les maisons riches ou pauvres des villes, des villages et des campagnes, une légion d'âmes eucharistiques, prêtes à se répandre en prières, à s'offrir même en sacrifices, pour le succès surnaturel du Congrès dans ce pays de Normandie qui, ainsi que le rappelait votre évêque dans sa Lettre pastorale, évoque entre autres, sans parler encore de sainte Thérèse de Lisieux, « les noms de S. Jean Eudes, de Sœur Mechtilde du Saint-Sacrement, de M. de Renty et de M. de Bernières. »

La solidité des fondations ne suffit pourtant pas à faire la beauté d'une cathédrale. Il faut que monte vers le ciel la majesté des nefs, que s'incurve l'art roman dans sa robuste harmonie, ou que sveltes et hardis s'élèvent les bras de l'ogive gothique, joints à leurs sommets comme des mains suppliantes. Il faut que se dressent les colonnes, que s'allongent les architraves, que fleurissent les chapiteaux et les frises. Il faut que la lourdeur des murs s'allège du filigrane des rosaces, que l'obscurité des absides s'illumine de la clarté des baies lumineuses, aux verrières somptueusement chatoyantes.

L'édifice spirituel du Congrès aura son « gros œuvre » aussi, la puissante et laborieuse et multiforme construction de ses grandes nefs, de ses bas côtés, de son transept et de son abside. Ce n'est pas dans les quatre ou cinq jours des solennelles cérémonies de clôture que sera bâti ce temple. Il y faut beaucoup plus de temps et d'efforts. C'est pendant un an, deux ans parfois, que tout un pays, toute une région sera, si l'on peut dire, en alerte eucharistique. D'un bout à l'autre du département ou de la province, on multipliera les journées et les triduums, les missions et les retraites, enfin les Congrès partiels : paroissiaux, cantonaux, diocésains, pour préparer les âmes, par un pieux et méthodique entraînement, à la solennelle célébration des liturgies finales.

Alors, ainsi que sur les murs de l'édifice matériel s'élève la tour ou flèche qui, médiatrice visible entre la terre et le ciel, répandra sur le pays entier la voix de ses cloches et l'ombre symbolique de sa masse, couronnée par la croix triomphante, de même, sur l'œuvre eucharistique d'un ou deux ans d'efforts, de prières et de sacrifices, se dresseront, superstructures aériennes couronnant la basilique spirituelle, les quatre ou cinq journées des grandes solennités liturgiques : tours altières, dont l'image se projettera bien loin, à travers le monde, comme une ombre bienfaisante ; clochers sublimes, dont les voix carillonnantes, portées sur les ondes hertziennes, s'épancheront en message d'harmonie et de paix sur l'univers étonné.

Voyez plutôt : sur les solides fondations que laborieusement, durant près de deux ans, la France catholique tout entière et ce diocèse en particulier ont posées, comme il a grandi, comme il s'est élevé imposant et riche, l'édifice spirituel de ce Congrès eucharistique national ! Et quel couronnement superbe lui donnent les présentes journées !

Avec une foule qui évoque à nos yeux l'innombrable troupe des élus décrite dans l'Apocalypse : *Turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat*, avec des milliers de prêtres et de lévites, avec des centaines de prélats et d'évêques, avec le si méritant et si aimé Nonce apostolique, nous y saluons plusieurs princes de l'Eglise apportant ici, outre la splendeur de leur pourpre, l'éclat de leur science et de leur vertu.

Au sommet de la nouvelle basilique resplendit, sous le clair soleil de juillet, la croix triomphante. Au sommet de l'édifice spirituel, c'est aussi la croix qui s'offre à vous, en la personne du Pape, représenté ici par son humble légat.

La croix, car si « tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus doivent souffrir persécution », elles sont particulièrement lourdes au cœur du Pontife actuel les persécutions infligées à ses fils dans divers pays et qui lui ont arraché plusieurs fois déjà soit des plaintes déchirantes, soit des protestations solennelles. Mais ni la violence révolutionnaire et sacrilège des masses, aveuglées par de faux prophètes, ni les sophismes des docteurs d'impiété, de ceux qui voudraient déchristianiser la vie publique, n'ont pu vaincre la résistance, n'ont pu enchaîner la parole et la plume de ce vieillard intrépide.

Et pourtant ! Vous le savez vous-mêmes : il y a quelques mois à peine, aux épreuves morales s'était ajoutée pour lui la souffrance physique. En ces jours-là, toute la grande famille catholique, d'un bout du monde à l'autre, se tournait avec une filiale anxiété vers le chevet du lit où le Père commun était cloué par des douleurs aiguës, supportées avec une grandeur héroïque et surnaturelle, avec un courage viril, chrétien, papal. Chaque matin, les yeux se jetaient sur les télégrammes des journaux ; chaque soir, les oreilles s'ouvraient à ce journal parlé, que diffuse la radio ; et matin et soir, et durant la nuit même, une incessante prière, sortie des lèvres et du cœur de trois cent millions de fidèles, bruissait à travers le monde pour monter, accompagnée de l'encens des sacrifices, vers le Cœur même de Dieu. On l'invoquait, ce Cœur divin, par l'entremise de sa

Mère, qui est « la Toute-Puissance suppliante », on l'invoquait par l'intercession des saints et des saintes, de ceux-là surtout à qui il semble avoir plus largement confié la distribution de ses grâces miraculeuses. Aussi fut-elle invoquée entre toutes cette chère sainte de Lisieux, envers laquelle, on le savait bien, le Pape lui-même professe une si tendre et si confiante dévotion. C'est pourquoi la consolation est venue après la croix ; la maladie relâcha si bien son étreinte, qu'au moment où l'Eglise fêtait la résurrection du Seigneur, le Pontife, comme rendu lui-même à une nouvelle vie, étonnait le monde par la publication presque simultanée de trois Encycliques.

C'est dans un sentiment de spéciale reconnaissance envers la thaumaturge de Lisieux que le Souverain Pontife Pie XI, ne pouvant venir lui-même, comme il l'aurait vivement désiré, a voulu se rendre présent à ces journées de fête en la personne d'un envoyé, d'un ambassadeur extraordinaire : *Legatus a latere,* dit le Code ; ce que nous oserons traduire, en la circonstance : l'envoyé de son cœur ému d'une indicible gratitude.

Cet ambassadeur, qu'il envoie vers vous chargé de ses bénédictions paternelles, le Souverain Pontife ne veut pas le voir revenir vers lui les mains vides : « Rapportez-Nous trois roses de Lisieux, lui a-t-il dit, c'est-à-dire trois grâces spéciales que Nous implorons de la chère petite Sainte. » Ces trois grâces que sollicite ardemment le Saint-Père, ce ne sera pas trahir sa confiance que de vous les révéler, afin que chacun d'entre vous joigne avec plus d'amour sa prière à celle du suprême Pasteur. Et pour rester fidèle au gracieux symbole que Sa Sainteté a voulu choisir, il me semble voir, dans le jardin du Carmel, Thérèse de l'Enfant-Jésus cultivant, pour le Pape qui l'a élevée sur les autels, ces trois roses qu'il lui demande. Allons les recevoir de ses douces mains, pour les porter jusqu'à Sa Sainteté :

La rose rouge d'abord et entourée d'épines. Oui, c'est l'image de la première grâce que souhaite le Saint-Père : une parfaite et filiale conformité à toutes les volontés de Dieu, même si cela devait être au sein de la souffrance.

La deuxième est la rose rose, aux fleurs abondantes et tenaces, la première à s'ouvrir, et qui s'épanouit encore, quand d'autres sont flétries, aux jours d'automne. Comme elle symbolise bien le désir du Saint-Père, demandant le retour complet de ses forces et de sa vigueur physique ; non certes pour fuir la souffrance, *non recuso dolorem,* mais uniquement pour travailler encore, *peto laborem,* avec l'énergie splendide qu'il a déployée durant tant d'années, à la gloire de Dieu et au bien des âmes !

La troisième, c'est la rose blanche, au calice vaste et embaumé ; la rose qui justifie son nom de reine des fleurs, ouvrant largement ses pétales de velours chatoyant et immaculé, répandant autour d'elle les effluves tour à tour suaves et vifs de son arome. Ah ! dans cette fleur magnifique il nous est permis de symboliser le troisième objet des désirs du Saint-Père, la sainteté de vie et la ferveur du zèle pour tous les prêtres du clergé séculier et régulier, appelés tous à sauver des âmes en sanctifiant d'abord la leur.

Mais, en parlant des Congrès eucharistiques, comment ne pas nous arrêter quelques instants à une autre analogie, que suggère la rapidité merveilleuse de leur développement ? Tout d'abord, un rapprochement de dates, qu'on peut croire providentiel : c'est en 1873 que naquit celle qui devait être sainte Thérèse de Lisieux. C'est en 1873 aussi, et dans une autre ville de France, à Paray-le-Monial, que naquit dans le cœur de Marthe-Emilie Tamisier l'idée des Congrès eucharistiques. Or, la rapide croissance des Congrès eucharistiques ne ressemble-t-elle pas à l'épanouissement soudain de la dévotion catholique envers l'humble Carmélite de Lisieux ?

Ainsi Dieu, une fois encore, se plaît à exalter les faibles et les petits. Sur les assises de l'humilité, il a fondé les deux basiliques dont nous contemplons aujourd'hui la splendeur : l'une matérielle, l'autre spirituelle ; toutes les deux nous manifestant sa tendresse divine, et la complaisance qu'il prend à habiter parmi nous. *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.*

III. — *L'âme de Thérèse de Lisieux temple de Dieu*

Il est un troisième temple, une troisième maison de Dieu parmi les hommes, que nous venons aujourd'hui, non certes dédier ou consacrer, car Dieu l'a consacrée lui-même, mais exalter et glorifier. Cette maison de Dieu, c'est l'âme même de votre aimable sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Si humble qu'elle fût, si petite qu'elle voulût être, cette âme de sainte Thérèse fut un vaste et magnifique temple. Comme la basilique matérielle qui s'élève aujourd'hui en son honneur, elle abrita en elle la Loi divine, la grâce, l'Eucharistie et même, pouvons-nous dire, l'universalité des fidèles, l'*Ecclesia*. Elle fut donc bien la maison de Dieu vivant parmi les hommes. *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.*

Ne savons-nous pas déjà que, suivant la doctrine du grand apôtre Paul (I Cor., III, 16-17), chacun de nous est le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en nous ? « *Nescitis quia templum Dei estis et Spiritus Dei habitat in vobis ?... Templum Dei sanctum est, quod estis vos.* » C'est là notre grandeur et notre dignité la plus haute. Faits à l'image et à la ressemblance divine, nous portons sur nos fronts un rayon céleste qui, jusque dans notre ruine, atteste encore notre sublime origine et nous fait beaux et grands au sein du monde matériel qui nous entoure ; grandeur et dignité qui se prolonge au-delà du temps et pénètre déjà dans l'éternité ; précieuse aux regards de Dieu même, car elle a coûté le sang d'un Dieu. C'est elle qui lave et purifie notre esprit ; par elle nos âmes scellées en une intime union avec la grâce et avec la charité que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs, deviennent l'édifice spirituel bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, ayant pour pierre angulaire Jésus-Christ lui-même : « *Superædificati super fundamentum Apostolorum et Prophetarum, ipso summo angulari lapide Christo Jesu* » (Ephes., II, 20) ; sur cette pierre d'assise tout l'édifice bien ordonné s'élève, pour former au Seigneur un temple saint ; sur elle nous sommes édifiés en demeure de Dieu par l'Esprit : « *in quo omnis ædificatio constructa crescit in templum sanctum in Domino, in quo et vos coædificamini in habitaculum Dei in Spiritu* » (Ephes., II, 21-22), l'Esprit de vie, de vérité et de voie vers le ciel.

Dieu habite dans ses temples, disions-nous tout à l'heure, non plus comme dans celui où reposaient jadis, insensibles et inertes, les tables de la Loi an-

tique, mais par les ministres de sa puissance, les mandataires de sa juridiction qui, dans nos églises, promulguent sa Loi et en sanctionnent l'observation. Ainsi cette Loi divine y est-elle toujours vivante et agissante, guidant les âmes dans les sentiers de la droiture et de la pureté, hors desquels notre nature faible et corrompue ne connaît que déviations et hontes.

La Loi de Dieu fut aussi vivante et agissante dans l'âme de Thérèse. Comme cette autre vierge antique, dont les actes nous disent qu' « elle portait toujours sur sa poitrine l'Evangile du Seigneur », Thérèse portait en elle, toujours présente à son âme et à son cœur, la Loi et les conseils divins de son Bien-Aimé Jésus-Christ.

Elle en connaissait les secrets, bien au delà de ce qu'elle avait pu apprendre par la lecture et l'étude. Ne croyons pas cependant qu'elle eût négligé de s'en instruire. Le Souverain Pontife, qui nous dit : « Il a plu à la divine Bonté de la douer et enrichir d'un don de Sagesse tout à fait exceptionnel, » dit aussi : « Elle avait puisé abondamment dans les leçons du catéchisme, la pure doctrine de la foi; celle de l'ascétisme, dans le livre d'or de l'*Imitation de Jésus-Christ ;* celle de la mystique, dans les écrits de son Père, S. Jean de la Croix. Surtout, elle nourrissait son esprit et son cœur de la méditation assidue des saintes Ecritures ; et l'Esprit de vérité lui découvrit et enseigna ce qu'il cache ordinairement aux sages et aux prudents et révèle aux humbles. Elle acquit... une telle science des choses surnaturelles, qu'elle a pu tracer aux autres une voie certaine de salut. »

Tracer une voie, une « petite voie » ! Sa science des choses divines, en partie acquise, en partie infuse, elle ne l'a pas gardée pour soi. Elle a dit : « Ma mission est de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, et de donner ma petite voie aux âmes. » Voilà bien un des plus merveilleux aspects sous lesquels nous apparaît cette physionomie si attachante : la petite Carmélite, du fond de son couvent, fait la leçon à notre siècle, si orgueilleux de sa science. Elle a une mission ; elle a une doctrine. Mais sa doctrine, comme toute sa personne, est humble et simple ; elle tient en ces deux mots : « Enfance spirituelle, » ou en ces deux autres équivalents : « Petite voie. »

L'Evangile, d'ailleurs, n'est-il pas là depuis vingt siècles pour nous apprendre que « le royaume des cieux appartient aux petits enfants et à ceux qui leur ressemblent » ? Le Maître l'a dit ; des docteurs et des saints ont commenté sa parole ; mais pour lui donner encore, et sous nos yeux, le plus clair et le plus décisif des commentaires, voici l'application littérale et intégrale de ce principe à la direction de toute une vie, qui s'élève, en peu d'années, par cette « petite voie » à la plus grande et à la plus haute perfection.

C'est par là surtout que Thérèse éclaire et subjugue tant d'âmes. « Elle fascine le monde, a dit Pie XI, par la magie de son exemple. » Car, après avoir acquis la science des choses divines, elle avait compris ce que Bossuet appelle le « malheur de toute science qui ne se tourne pas à aimer ». Sa science de Dieu se tourna à l'aimer, à l'aimer éperdument, dès l'instant qu'elle put le connaître. Si bien que, depuis l'âge de trois ans, elle ne se souvenait pas de lui avoir rien refusé. C'est sur un acte d'amour que s'épanouit, dès le premier éveil, toute son âme ; c'est sur un acte d'amour que se fermèrent ses yeux et son cœur, quand elle murmura, dans son dernier soupir : « Mon Dieu, je vous aime ! »

Son amour pourtant ne finissait point avec sa vie mortelle ; son message et sa mission ne devaient pas finir non plus. « Je sens, disait-elle peu avant sa mort, que ma mission va commencer. » Cette mission, et ses résultats, toute parole humaine est impuissante à en décrire l'ampleur.

L'éblouissant génie d'Augustin, la sagesse lumineuse de Thomas d'Aquin, ont projeté sur les âmes les rayons d'une impérissable clarté ; par eux, le Christ et sa doctrine sont mieux connus. Le poème divin vécu par François d'Assise a montré au monde une imitation, encore inégalée, de la vie de Dieu fait homme ; par lui, des légions d'hommes et de femmes ont appris à plus parfaitement l'aimer. Mais une petite Carmélite, à peine parvenue à l'âge adulte, a conquis en moins d'un demi-siècle d'innombrables phalanges de disciples. Les docteurs de la Loi sont redevenus enfants à son école ; le Pasteur suprême l'a exaltée et la prie dans une humble et assidue supplication ; et en ce moment même, il y a d'un bout du monde à l'autre des millions d'âmes dont la vie intérieure a subi l'influence bienfaisante de ce petit livre : l'*Histoire d'une âme*.

Elle avait donc bien raison de dire, notre chère Sainte : « Je sens que ma mission va commencer. Ma mission, c'est de donner ma petite voie aux âmes. »

Temple de la loi divine lumineusement connue, amoureusement pratiquée et ardemment enseignée aux autres, l'âme de Thérèse fut aussi la demeure de la grâce, c'est-à-dire de Dieu lui-même.

Nous le rappelions également tout à l'heure : tout homme venant en ce monde, privé par un triste héritage des prédilections divines, mais racheté par l'Incarnation et la mort de Jésus-Christ, peut, en recevant le baptême, devenir enfant de Dieu. Il le redevient encore, après toutes les déchéances du péché personnel, dès qu'il a recours, dans la sincérité de sa honte ou de sa douleur, aux mérites infinis de la Rédemption.

C'est tout le mystère de la grâce, participation réelle mais invisible de l'invisible nature de Dieu. C'est le mystère des sacrements, signes sensibles de cette grâce. C'est le mystère de l'incorporation du chrétien à Jésus-Christ et de l'habitation en nous des trois Personnes divines. Toute âme en état de grâce est la maison de Dieu.

Or, cette grâce du baptême, Thérèse non seulement ne la perdit jamais par le péché, mais elle en accrut sans cesse le trésor par ses actes d'amour et par une plus intime union avec Celui qui en est l'auteur et le principe :

> Mon ciel, je l'ai trouvé dans la Trinité sainte.
> Qui réside en mon cœur, prisonnière d'amour.

C'est ainsi qu'elle aimait à chanter.

Bien que cette mystérieuse union à Dieu échappe au contrôle grossier de nos estimations humaines et de nos poids et mesures, nous savons qu'elle est susceptible non seulement d'advenir et de disparaître, mais d'augmenter aussi ou de diminuer, selon la correspondance de l'âme humaine à ses actions successives. Actions puissantes, mais si douces qu'on les nomme souvent les touches de la grâce ; actions divines, mais si respectueuses de notre liberté hu-

maine qu'on les nomme aussi des appels ; actions enfin qui, même quand elles se produisent en nous par l'effet d'une opération extrinsèque et d'un fait accompli sans nous *(ex opere operato),* auront cependant plus ou moins d'efficacité, selon le concours que notre âme, en les recevant, voudra bien leur donner.

C'est pourquoi, si la plénitude de la divinité n'habita jamais qu'en Jésus par l'union personnelle avec une nature humaine, les saints docteurs se sont toujours extasiés en contemplant l'habitation de Dieu dans la Vierge-Mère. Car celle-ci, pleine de grâce dès l'instant de son immaculée conception, ne cessa pas durant sa vie mortelle d'accroître encore son trésor, par une conformité parfaite de vouloir avec le vouloir divin, par une correspondance absolue et incessante à tous les appels de Dieu.

Sans atteindre ces hauteurs, que le Fils de Dieu fait homme avait réservées à sa Mère, nous sommes assurés qu'il admit à une familiarité peu commune l'âme de cette petite enfant, pour laquelle il n'y eut jamais d'autre plaisir et d'autre vouloir que le bon plaisir divin. « Si quelqu'un m'aime, a-t-il dit, il gardera ma parole et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui et nous ferons chez lui notre demeure. » *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.*

Tabernacle, Thérèse le fut surtout par sa dévotion eucharistique. Comme dans le temple matériel tout rayonne autour de l'autel et du ciboire, ainsi, dans l'âme de Thérèse, temple spirituel de Dieu, la place d'honneur et de prédilection fut toujours celle de Jésus-Hostie.

Toute petite, quand elle voulait sa part aux leçons de catéchisme et aux entretiens pieux de ses grandes sœurs, elle donnait pour raison que « ce n'est pas trop de quatre ans pour se préparer à la première Communion. »

Vous savez son amour candide pour les processions du Saint-Sacrement et que, dans sa joie de jeter des fleurs vers Jésus, elle visait toujours à les lancer bien haut, pour les voir, en retombant, frôler l'ostensoir. Vous savez comment, durant sa préparation immédiate à la première Communion, elle eut un avant-goût des secrets bonheurs du cloître et fit aussi l'expérience du sacrifice en multipliant les prières et les actes de renoncement. Car, en deux mois, elle inscrivait sur un petit cahier reçu du Carmel le total de 818 sacrifices et 2.773 aspirations ou actes d'amour.

Vous savez enfin ce qu'elle dit elle-même de sa première rencontre avec Jésus-Hostie : « Oui, ce fut un baiser d'amour ! Je me sentais aimée et je disais aussi : je vous aime, je me donne à vous pour toujours ! Jésus ne me fit aucune demande, il ne me réclama aucun sacrifice. Depuis longtemps déjà, lui et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris. Ce jour-là, notre rencontre ne pouvait plus s'appeler un simple regard, mais une fusion. Nous n'étions plus deux : Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan. Jésus restait seul. »

Oui, seul hôte, dont l'âme de Thérèse était le tabernacle de choix. Qui dira le secret des entretiens échangés dans le mystère de ce tabernacle ? Ils étaient naïfs et tendres, puisque Thérèse, bien avant que l'Eglise eût parlé, avait discerné dans l'Eucharistie, non pas seulement le pain supersubstantiel de ceux qui savent et qui luttent, mais la précoce nourriture des petits, l'angélique becquée des âmes d'enfants. Ils étaient sérieux et profonds, puisque, à son innocente et virginale tendresse, Thérèse joignait un si grand respect de l'Hostie qu'elle en recherchait des yeux sur la patène rapportée à la sacristie les parcelles presque imperceptibles, et les entourait de ses hommages, appelant parfois, dans l'attente du prêtre qui les recueillerait, ses sœurs à les adorer comme elle. Ils étaient bien révélateurs, puisque, dans un temps où les restes du jansénisme engourdissaient encore tant d'âmes dans un fallacieux respect, pour les éloigner de la communion, Thérèse éprouvait une faim impérieuse de ce pain quotidien, et se consolait de sa privation forcée par la prophétique annonce des décrets sauveurs qui ouvriraient plus largement aux âmes l'accès de la Table sainte. Ils étaient intimes enfin et sublimes au delà de toute parole, puisque, dès sa première Communion, elle comprit la puissance rédemptrice de la douleur humaine, jointe aux douleurs du Christ, et demanda à Dieu de « changer pour elle en amertume toutes les consolations de la terre. »

Elle fut magnifiquement exaucée. Sa petite voie, pour être jonchée de roses, n'en serait que plus riche en épines : épines des douleurs physiques et de la maladie, épines des incompréhensions et contradictions parfois, épines même de l'abandon apparent du Bien-Aimé, qui lui arracheraient sur son lit de mort cet aveu : « C'est l'agonie toute pure, sans aucune consolation. »

Aussi, dans chacune de ses communions successives, Dieu lui fit-il approfondir toujours mieux ce mystère de la douleur rédemptrice. L'amour qui la dévorait, avec sa soif de réparation, fit d'elle une hostie vivante, unie à l'Hostie perpétuellement offerte. De cette Hostie divine elle semblait avoir pris jusqu'à l'apparence extérieure, toute de blancheur et de fragilité, non seulement par cette angélique candeur de son âme, qui transfigurait ses traits, mais par la pâleur de son visage exténué. Elle était déjà à bout de forces, gravement malade, quand un jour elle se traîna vers la chapelle pour la messe et la communion ; et comme une de ses Sœurs s'apitoyait en la voyant si faible : « Je ne trouve pas, dit-elle, que ce soit trop souffrir pour gagner une communion. »

Ainsi fut-elle toute sa vie ce qu'elle avait tant désiré d'être, lorsqu'elle visita la sainte maison de Lorette : « Le temple vivant de Jésus. »

Un dernier trait faisait de l'âme de Thérèse la maison de Dieu. Temple de la loi et de la doctrine divine, temple de la grâce surnaturelle, tabernacle vivant de Jésus-Hostie, elle était aussi, par l'ampleur de ses désirs, le temple de l'Eglise universelle : *Ecclesia Dei.* Ecoutons d'abord ce qu'elle-même nous dit de ses actions de grâces :

« Je me représente mon âme comme un terrain libre, et je demande à la Sainte Vierge d'en ôter les décombres qui sont les imperfections ; ensuite je la supplie de dresser elle-même une vaste tente, digne du ciel, et de l'orner de ses propres parures. Puis j'invite tous les anges et les saints à venir chanter des cantiques d'amour. Il me semble alors que Jésus est content de se voir si magnifiquement reçu, et moi, je partage sa joie. »

Voilà l'Eglise triomphante descendue dans l'âme de Thérèse. Y verrons-nous l'Eglise souffrante? Certes, Thérèse ne pouvait s'en désintéresser. Toutefois, dans ces âmes désormais mises à l'abri du péché et

proches de la vision béatifique, elle voyait plus encore, semble-t-il, des objets d'envie que de pitié : « Je ne désire pas, disait-elle un jour, que vous demandiez au bon Dieu de me délivrer des flammes du purgatoire. Sainte Thérèse (d'Avila) disait à ses filles, lorsqu'elles voulaient prier pour elle : « Que m'importe, à moi, de rester jusqu'à la fin du monde en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme ? »

Quant à l'Eglise militante, elle était premièrement dans l'âme de Thérèse par cette union, cette solidarité qui joint entre elles, comme les membres d'un même corps, toutes les âmes en état de grâce. Car inséparables sont et doivent être les membres qui participent d'une seule et même vie : or, notre vie à tous, c'est le Christ, c'est la grâce de sa Rédemption sanglante, devenue comme le sang spirituel de nos âmes.

Toutefois, la masse blanche des élus ne suffisait point à Thérèse, et le temple de son zèle s'ouvrait plus largement encore. Comme le Christ est mort pour tous les hommes, elle aurait voulu les sauver tous. Pas plus que Paul de Tarse, elle ne pouvait penser sans larmes de douleur que « le Christ a des ennemis » ; pas plus que François d'Assise, elle ne se résignait à voir que « l'Amour n'est point aimé ».

Voilà pourquoi sauver des âmes, en les amenant à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ, fut sa plus ardente aspiration. « L'amour de Dieu, l'amour de Jésus, dira d'elle Pie XI, lui inspirèrent des gestes magnifiques d'apôtre et de martyre. »

Elle avait désiré le Carmel d'Hanoï, pour être plus proche du terrain d'action des missionnaires. Or voici que sa vie s'écoule à Lisieux, dans la prière et le silence. Nos yeux se sont arrêtés maintes fois sur cette humble sacristine, qui semble tout occupée à préparer le calice et le missel pour la messe de la communauté. Volontiers nous croirions que ses horizons spirituels ne dépassaient pas les murs blancs de cette chapelle, ou tout au plus le cloître qui borne les jardins silencieux du couvent. Quelle erreur serait la nôtre !

Quand, à la Noël de 1886, commença ce qu'elle a nommé la troisième période de sa vie, « la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du ciel » ; quand Jésus transforma merveilleusement cette vie spirituelle, déjà si amplement vouée à son service, il fit de Thérèse, comme elle le dit d'elle-même, « un pêcheur d'âmes ». Dans la muette contemplation des mains divines percées pour nous et répandant si souvent en vain sur la terre leur sang précieux, elle comprit un jour le cri anxieux du Rédempteur : « J'ai soif ! » Dès lors, ajoute-t-elle, « je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé ; je me sentais dévorée de la soif des âmes... Mais plus je lui donnais à boire, plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait, et je recevais cette soif ardente comme la plus délicieuse récompense. »

En songeant au 8 septembre 1890, jour où elle était devenue, pour citer encore ses paroles : « l'épouse du Roi des cieux », elle disait elle-même : « Son unique but était de sauver des âmes, surtout des âmes d'apôtres. A Jésus, son Epoux divin, elle demanda particulièrement une âme apostolique. Ne pouvant être prêtre, elle voulut qu'à sa place un prêtre reçût les dons du Seigneur, qu'il eût les mêmes désirs qu'elle. »

Elle savait bien que, si les aspirations et les désirs des missionnaires pouvaient être les siens, les moyens de réalisation devaient être, d'elle à eux, bien différents : « A vous, les armes apostoliques ; à moi, la prière et l'amour... Travailler au salut des âmes, c'est dans ce but que je me suis faite Carmélite. Ne pouvant être missionnaire d'action, j'ai voulu l'être par l'amour et la pénitence. »

Elle commença tout enfant : sa première conquête, il vous en souvient, fut un célèbre condamné à mort. Elle ne cessa plus de prier et de s'immoler pour les âmes : sa dernière communion, le 19 août 1897, en la fête de S. Hyacinthe, fut offerte pour un trop fameux apostat.

Entre les deux, combien d'autres âmes a-t-elle pu sauver durant sa vie, par sa prière et ses sacrifices ? Dieu seul le sait ; et ce sera sans doute un de nos émerveillements célestes.

C'était pourtant trop peu pour son amour. « Je voudrais, avait-elle dit, sauver des âmes, même après ma mort... Je désirerai au ciel la même chose que sur la terre : aimer Jésus et le faire aimer. Je compte bien ne pas rester inactive là-haut. Mon désir est de travailler encore pour l'Eglise et les âmes. Je le demande au bon Dieu, et je suis certaine qu'il m'exaucera. »

Comment il l'a exaucée, depuis quarante ans, comment il l'exauce encore et sans cesse, l'histoire de son admirable survie le chante à travers le monde. L'épopée de ses conquêtes apostoliques, orchestrée par la voix des nations, retentit d'un pôle à l'autre ; la sainte Eglise en a elle-même modulé le thème et rythmé l'allure en abrégeant, pour élever Thérèse sur les autels, tous les délais canoniques, et en la proclamant — cette petite contemplative morte à 24 ans ! — Patronne universelle des Missions.

Ah ! vous êtes grande, ô petite Sainte ! et innombrable est votre famille spirituelle. Vous êtes grande, ô petite âme ! petit tabernacle de Dieu vivant parmi nous, vous êtes devenue le refuge de toute une humanité priante, souffrante et militante, qui chaque jour a recours à vous.

Dans ces hymnes qui montent vers vous, je crois entendre un écho de celle que chantait Isaïe à la gloire de la nouvelle Sion : « Pousse des cris de joie... éclate en transports d'allégresse !... Elargis l'espace et déploie plus amplement les rideaux de la tente. Ne lui ménage pas le terrain ; allonges-en les cordages, affermis-en les pieux. Car tu te répandras et à droite et à gauche ; et ta postérité prendra possession des nations et peuplera les villes désertes. »

Chaque jour, en effet, vous accueillez, ô Thérèse ! des légions d'enfants qui vous consacrent leur innocence, de vierges qui vous suivent dans le cloître, de souffrants à qui vous donnez la guérison du corps, ou l'admirable héroïsme de votre conformité aux vouloirs de l'Amour miséricordieux. C'est vous qui soutenez les missionnaires dans les fatigues et les déceptions de leur apostolat lointain ; votre image leur a porté son sourire dans la froidure des isbas et la moiteur des paillotes, dans l'immensité des sables, sur celle des océans, jusque dans les nuages et les hauteurs du firmament.

Petit temple de Dieu, vous êtes le temple immense d'une humanité par vous conquise. *Ecce Tabernaculum Dei cum hominibus.*

* *

Un de ces poèmes inspirés, tour à tour gracieux ou déchirants, que nous appelons les psaumes, célèbre en des strophes émues la douceur des maisons de Dieu, demeures aimables et hospitalières, où le pas-